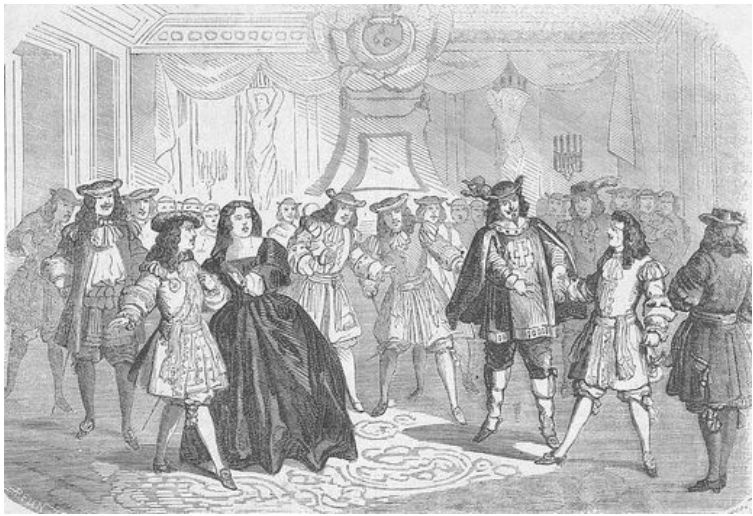


LE PRISONNIER DE LA BASTILLE
(1861)



ALEXANDRE DUMAS

Le prisonnier de la Bastille
Fin des Mousquetaires

drame en cinq actes et neuf tableaux

Théâtre impérial du Cirque. – 22 mars 1861.

LE JOYEUX ROGER

2015

ISBN : 978-2-924529-31-7

Éditions Le Joyeux Roger
Montréal

lejoyeuxroger@gmail.com

ACTE PREMIER

PREMIER TABLEAU

Au Louvre.

Scène première

Courtisans, attendant le lever du roi.

UN PAGE

Le roi, messieurs !

TOUS

Le roi ! le roi !

Scène II

Les mêmes, le roi.

LE ROI

Bonjour, messieurs !... La nuit a été bonne... Je voudrais pouvoir en dire autant de M. le cardinal... A-t-on de ses nouvelles ?

UN COURTISAN

Je sors de chez Son Éminence, sire... j'y ai passé une partie de la nuit.

LE ROI

Eh bien, monsieur ?...

LE COURTISAN

Il y a eu deux crises, pendant lesquelles Guénaud a cru que Son Éminence allait passer...

LE ROI

Messieurs, vous ne vous étonnez pas que j'abrège la réception de ce matin... Je ne me consolerais pas si M. de Mazarin mourait sans que je lui eusse, une dernière fois, exprimé ma reconnaissance pour les services qu'il m'a rendus. Au revoir, messieurs !

(Les courtisans s'inclinent et sortent.)

Scène III

Le roi, un huissier.

L' HUISSIER

La voiture de Sa Majesté est prête.

LE ROI

Passez chez Sa Majesté la reine mère, et demandez-lui si elle m'accompagne chez Son Éminence.

Scène IV

Le roi, la reine mère.

LA REINE

Inutile, mon fils ; le cardinal ne reçoit plus personne...

LE ROI

Pas même moi ?...

LA REINE

Depuis dix minutes, à ce qu'il paraît, il a complètement perdu connaissance...

LE ROI

Qui vous a dit cela, madame ?

LA REINE

Un certain M. Colbert, qui est de sa maison, et qui dit avoir un papier d'importance à vous remettre de la part du cardinal.

LE ROI

Où est-il ?

LA REINE

Dans le salon de Diane.

LE ROI

Faites entrer M. Colbert, qui vient de la part de Son Éminence.

L' HUISSIER

Sire, pendant que M. Colbert attendait, le coureur de Son Éminence est venu lui dire que le cardinal avait repris connaissance et le demandait.

LE ROI

Et il est parti ?...

L'HUISSIER

En disant : « Remettez ce papier au roi... mais à lui-même, à lui seul... Je ne tarderai probablement pas à revenir. »

LE ROI

Ce papier ?...

L'HUISSIER

Le voici.

LE ROI

Donnez... (Entendant du bruit dans la galerie.) Oh ! oh ! qui nous arrive là, menant si grand bruit ?...

LA REINE

Ou je me trompe fort, ou ce doit être votre surintendant des finances.

LE ROI

Ah ! M. Fouquet !...

Scène V

Les mêmes, Fouquet.

FOUQUET

Lui-même, sire ! et vous voyez un homme désespéré de ne point être arrivé à temps pour le lever de Sa Majesté... Madame...
(Il s'incline devant la reine.)

LE ROI

Vous savez, monsieur Fouquet, que Son Éminence est au plus mal ?...

FOUQUET

Oui, sire, je sais cela... La nouvelle m'en est parvenue ce matin à Vaux... et si pressante, que je suis parti à l'instant même.

LE ROI

Vous étiez ce matin à Vaux, monsieur ?...

FOUQUET, tirant de son gousset
une montre magnifique

Je l'ai quitté il y a une heure et demie, sire !

LE ROI

Une heure et demie !... Vous êtes venu de Vaux ici en une heure et demie, monsieur ?

FOUQUET

Je comprends, sire... Votre Majesté doute de ma parole ; mais si je suis venu ainsi, c'est vraiment par merveille : on m'avait envoyé d'Angleterre quatre couples de chevaux fort vites. Ils étaient disposés de quatre lieues en quatre lieues, et je les ai essayés ce matin... Ils sont venus de Vaux au Louvre en une heure et demie.

LA REINE

Voilà de merveilleux chevaux, monsieur !

FOUQUET

Aussi sont-ils faits pour des rois et non pour des sujets, madame.

LA REINE

Cependant, vous n'êtes point roi, que je sache, monsieur Fouquet ?...

FOUQUET

Non, madame !... Mais les chevaux n'attendent qu'un signe de Sa Majesté pour entrer dans les écuries du Louvre, et si je me suis permis de les essayer, c'est dans la seule crainte d'offrir au roi quelque chose qui ne fût pas une merveille...

LA REINE

Vous savez, monsieur Fouquet, que l'usage n'est point, à la cour de France, qu'un sujet offre quelque chose à son roi...

FOUQUET

J'espérais, madame, que mon amour pour Sa Majesté, mon désir incessant de lui plaire, serviraient de contrepoids à cette raison d'étiquette... Ce n'était point, d'ailleurs, un présent que je me permettais d'offrir... c'était un tribut que je payais...

LE ROI

Monsieur Fouquet, je vous remercie de l'intention, car j'aime, en effet, les bons chevaux... Mais vous savez bien que je suis peu riche... vous le savez mieux que personne, vous, mon surinten-

dant des finances... Je ne puis donc, lors même que je le voudrais, acheter un attelage si cher...

FOUQUET

Le luxe est la vertu des rois, sire ; c'est par le luxe qu'ils sont plus que les autres hommes ; c'est le luxe qui les fait ressembler à Dieu ; avec le luxe, un roi nourrit ses sujets et les honore ; sous la douce chaleur du luxe des rois naît le luxe des particuliers, source de richesses pour le peuple... Le roi, en acceptant le don de huit chevaux incomparables, eût piqué d'amour-propre les éleveurs de notre pays, du Limousin, du Perche, de la Normandie... cette émulation eût été profitable à tous... Mais le roi se tait, et, par conséquent, je suis condamné.

LE ROI, qui, pour se donner une contenance,
a déployé le papier qu'il tenait et a jeté les yeux dessus
Ah ! mon Dieu !...

LA REINE

Qu'y a-t-il, mon fils ?

LE ROI

De la part du cardinal !... C'était bien de la part du cardinal que venait ce papier ?...

LA REINE

Vous avez entendu l'huissier l'affirmer.

LE ROI

Lisez, madame.

LA REINE, lisant

Une donation !...

FOUQUET

Une donation ?...

LE ROI

Oui... Sur le point de mourir, M. le cardinal me fait une donation de tous ses biens.

LA REINE

Quarante millions !... Ah ! mon fils, voilà un beau trait de la part du cardinal et qui va contredire bien des malveillantes rumeurs... Quarante millions amassés lentement et qui reviennent

d'un seul coup au Trésor, c'est d'un sujet fidèle et d'un vrai chrétien.

LE ROI, à Fouquet

Mais voyez donc, monsieur, c'est à n'y pas croire.

FOUQUET

Oui, sire... je vois parfaitement ; une donation, et en règle.

LA REINE

Il faut répondre, sire... Il faut répondre à l'instant...

LE ROI

Et comment cela, madame ?...

LA REINE

Mais que vous êtes reconnaissant au cardinal et que vous acceptez... Est-ce que ce n'est point votre avis, monsieur le surintendant ?

FOUQUET

Je vous demande pardon, madame ; mon avis est que Sa Majesté remercie ; mais...

LE ROI

Mais... quoi ?

FOUQUET

Mais qu'elle n'accepte pas.

LA REINE

Pourquoi cela ?

FOUQUET

Vous l'avez dit vous-même, madame, parce que les rois ne peuvent ni ne doivent recevoir de présents de leurs sujets.

LA REINE

Eh ! monsieur, au lieu de détourner le roi de recevoir ce présent, faites donc observer à Sa Majesté, vous dont c'est la charge, que ces quarante millions sont une fortune.

FOUQUET

C'est précisément, madame, parce que ces quarante millions sont une fortune, que je dirai au roi : Sire, s'il n'est pas décent que Votre Majesté accepte d'un sujet huit chevaux de vingt mille livres, il est déshonorant qu'elle doive sa fortune à un autre sujet

plus ou moins scrupuleux dans le choix des matériaux qui ont contribué à l'édifice de cette fortune.

LA REINE

Il ne vous sied guère, monsieur, de faire la leçon au roi ; procurez-lui plutôt quarante millions pour remplacer ceux que vous lui faites perdre.

FOUQUET, s'inclinant

Le roi les aura quand il voudra, madame.

LA REINE

Oui, en pressurant les peuples.

FOUQUET

Eh ! ne l'ont-ils pas été, pressurés, madame, quand on leur a fait suer les quarante millions donnés par cet acte ?... Au surplus, le roi m'a demandé mon avis ; le voilà... Que Sa Majesté me demande son concours, il en sera de même.

LA REINE

Allons, allons, acceptez, mon fils ; vous êtes au-dessus des bruits et des interprétations.

FOUQUET

Refusez, sire... Tant qu'un roi vit, il n'a d'autre niveau que sa conscience, d'autre juge que son désir ; mais, une fois mort, il a la postérité qui applaudit ou qui accuse.

LE ROI

Merci, ma mère !... Merci, monsieur Fouquet !

LA REINE

Eh bien, à quoi vous décidez-vous, mon fils ?

LE ROI

Monsieur Fouquet, prenez cette donation et reportez-la à la famille de M. de Mazarin, qui doit être dans les transes. Je remercie Son Éminence du plus profond de mon cœur ; mais...

FOUQUET et LA REINE

Mais ?

LE ROI

Mais je refuse.

FOUQUET, se précipitant sur
la main du roi, et la baisant

Sire, je ne sais ce que sera votre règne, mais les augures sont
grands.

(Il sort.)

LA REINE

Mon fils, vous venez de manquer une occasion que vous ne
retrouvez jamais.

LE ROI

Madame, on ne m'accusera pas de partialité pour M. Fouquet,
que je déteste instinctivement et sans savoir pourquoi ; mais,
cette fois, je suis forcé de dire qu'il m'a donné un conseil vrai-
ment royal.

LA REINE

S'il en est ainsi, mon fils, je n'ai qu'à me retirer et à vous lais-
ser à votre bonne conscience... mais je doute qu'elle vous tienne
lieu des quarante millions qu'elle vient de vous coûter...

(Elle sort.)

Scène VI

Le roi, l'huissier.

L'HUISSIER

Sire, M. Colbert, que Votre Majesté demandait tout à l'heure,
est de retour au Louvre.

Scène VII

Le roi, Colbert.

LE ROI

Parlez, monsieur ; que venez-vous m'apprendre ?

COLBERT

Que le cardinal vient de trépasser, sire.

LE ROI

Mort !... (Après un instant de silence, regardant fixement Colbert.)
C'est vous qui êtes M. Colbert ?

COLBERT

Oui, sire.

LE ROI

Dépositaire d'une partie des secrets de Son Éminence ?

COLBERT

De tous.

LE ROI

Vous êtes financier, monsieur ?

COLBERT

Oui, sire.

LE ROI

M. le cardinal vous employait à son économat ?

COLBERT

Oui, sire, j'avais l'honneur d'y être employé ; c'est moi que Son Éminence avait chargé d'examiner les comptes de la surintendance...

LE ROI

Ah ! ah ! c'est vous qui deviez contrôler M. Fouquet... Et le résultat du contrôle ?...

COLBERT

Est qu'il y a déficit, sire.

LE ROI

Donnez-m'en le relevé.

COLBERT

Vide partout... argent nulle part... Votre Majesté voit que c'est facile.

LE ROI

Prenez garde ! vous attaquez rudement la gestion de M. Fouquet, lequel cependant, à ce que j'ai entend dire, est un très-habile homme !

COLBERT

Oui, sire, un très-habile homme !

LE ROI

Mais si M. Fouquet est un habile homme, et que, malgré son habileté, l'argent manque, à qui la faute ?

COLBERT

Je n'accuse pas, sire, je constate.

LE ROI

Il y a du déficit sur cette année, soit, je comprends cela ; mais sur l'an prochain ?

COLBERT

L'an prochain est mangé, sire, aussi ras que l'an qui court.

LE ROI

Mais l'an d'après, alors ?

COLBERT

Comme l'an prochain... Quatre années sont engagées d'avance.

LE ROI

On fera un emprunt.

COLBERT

On en a fait trois.

LE ROI

Cependant...

COLBERT

Que Votre Majesté formule clairement sa pensée, et je tâcherai d'y répondre.

LE ROI

Vous avez raison ; la clarté avant tout, n'est-ce pas ?

COLBERT

Oui, sire... Dieu est Dieu parce qu'il a fait la lumière.

LE ROI

Eh bien... si, aujourd'hui que le cardinal est mort et que me voilà roi... si je voulais de l'argent ?

COLBERT

Votre Majesté n'en aurait pas.

LE ROI

Comment, M. Fouquet, cet habile homme qui m'offrait quarante millions tout à l'heure ne me trouverait pas d'argent ?

COLBERT

Non, sire.

LE ROI

Si cela est comme vous dites, monsieur Colbert, je suis ruiné avant de régner.

COLBERT

Vous l'êtes en effet, sire.

LE ROI

Cependant, monsieur, l'argent est quelque part.

COLBERT

Oui, sire ; et même, pour commencer, j'apporte à Votre Majesté une note de fonds que M. le cardinal n'a voulu relater ni dans son testament, ni dans aucun acte quelconque, mais qu'il m'avait confiée, à moi.

LE ROI

À vous ?

COLBERT

Oui, sire.

LE ROI

Outre les quarante millions du testament ?

COLBERT

Il savait que vous les refuseriez.

LE ROI

Qui le lui avait dit ?

COLBERT

Moi, sire.

LE ROI

Vous ? Ah ! vous m'aviez bien jugé, monsieur. Et la somme que vous m'apportez, en vaut-elle la peine ?

COLBERT

Treize millions de livres.

LE ROI

Treize millions !... Vous dites treize millions, monsieur Colbert ?

COLBERT

Oui, sire.

LE ROI

Que tout le monde ignore ?

COLBERT

Tout le monde.

LE ROI

Qui sont entre vos mains ?

COLBERT

Entre mes mains, sire.

LE ROI

Et que je puis avoir ?

COLBERT

Dans deux heures.

LE ROI

Mais où sont-ils donc ?

COLBERT

Dans la cave d'une maison que M. le cardinal possédait en ville, et qu'il a bien voulu me laisser par une clause particulière de son testament.

LE ROI

Vous connaissez donc le testament du cardinal ?

COLBERT

J'en ai un double.

(Il montre l'acte au roi.)

LE ROI

Mais il n'est question que de la maison, et nulle part l'argent n'est mentionné ?

COLBERT

Pardon, sire, il l'est dans ma conscience.

LE ROI

Vous êtes un honnête homme, monsieur.

COLBERT

Ce n'est pas une vertu, sire, c'est un devoir.

LE ROI

Monsieur, que voulez-vous que je vous donne en récompense de ce dévouement et de cette probité ?

COLBERT

Rien, sire.

LE ROI

Pas même l'occasion de me servir ?

COLBERT

Votre Majesté ne me fournirait pas cette occasion, que je ne l'en servirais pas moins.

LE ROI

Vous serez intendant des finances, monsieur Colbert.

COLBERT

Il y a déjà un surintendant, sire.

LE ROI

Justement.

COLBERT

Sire, le surintendant, aujourd'hui que M. le cardinal est mort, est l'homme le plus puissant du royaume.

LE ROI

Ah ! vous croyez ?

COLBERT

Il me broiera en huit jours, sire. Votre Majesté me donne un contrôle pour lequel la force est indispensable.

LE ROI

Il paraît que vous ne faites pas fonds sur moi.

COLBERT

J'ai déjà eu l'honneur de dire à Votre Majesté que M. Fouquet, du temps de M. de Mazarin, était le second personnage du royaume ; mais voilà M. de Mazarin mort : M. Fouquet est devenu le premier.

LE ROI

Monsieur Colbert, je consens, je vous prévient, à ce que, aujourd'hui encore, vous disiez ces choses-là ; mais, demain, je ne le souffrirai plus.

COLBERT

Alors, à partir de demain, je serai inutile à Votre Majesté.

LE ROI

Que désirez-vous donc ?... À votre tour, parlez clairement.

COLBERT

Je désire que Votre Majesté me donne des aides dans le travail de l'intendance.

LE ROI

Choisissez vos collègues. Est-ce tout ?

COLBERT

Oui, sire ; je pars tranquille maintenant.

(Il fait trois pas à reculons.)

LE ROI

Un instant, monsieur...

COLBERT

Je suis aux ordres du roi.

LE ROI

Une question.

COLBERT

J'attends.

LE ROI

J'ai eu autrefois à mon service, comme lieutenant des mousquetaires, un homme qui m'a donné sa démission.

COLBERT

À Blois ; à propos d'un million que Votre Majesté, ou plutôt M. le cardinal, refusait à Sa Majesté Charles II.

LE ROI

Vous savez cela ?

COLBERT

Je sais tout ce que savait M. le cardinal.

LE ROI

Eh bien, pourriez-vous me dire ce que M. d'Artagnan est devenu ?

COLBERT

Votre Majesté n'ignore pas qu'il a puissamment concouru à la restauration de Sa Majesté Charles II.

LE ROI

Oui ; aurait-il pris du service auprès de mon frère d'Angleterre ?

COLBERT

De très-belles offres lui ont été faites ; il a refusé.

LE ROI

Et où est-il ?

COLBERT

Je n'ai point entendu dire qu'il eût quitté la Grande-Bretagne.

LE ROI

J'ai besoin de M. d'Artagnan, monsieur Colbert.

COLBERT

En quelque lieu qu'il soit, on le retrouvera.

LE ROI

C'est bien... Allez, monsieur.

(Colbert salue et sort.)

Scène VIII

Le roi, seul.

Si, dans trois mois, cet homme n'est point à la place de M. Fouquet, je serai bien étonné.

Scène IX

Le roi, l'huissier.

L'HUISSIER

Sire, une lettre venant d'Angleterre par courrier extraordinaire.

LE ROI

Donnez... Ah ! c'est au sujet du mariage de mon frère Philippe avec madame Henriette d'Angleterre. (À l'huissier.) Faites entrer le courrier qui a apporté cette lettre.

L'HUISSIER, allant à la porte et appelant

Monsieur d'Artagnan !...

Scène X
Le roi, d'Artagnan.

LE ROI

M. d'Artagnan ! au moment où je le demandais, au moment où j'ai besoin de lui !... Serait-ce là ce qu'on appelle la fortune des rois ? (À d'Artagnan, qui est entré.) C'est vous qui m'apportez cette lettre d'Angleterre, monsieur ?

D'ARTAGNAN

Oui, sire, le roi Charles II, sachant que je venais en France, n'a pas cru devoir chercher plus fidèle main pour vous la remettre.

LE ROI

Monsieur...

D'ARTAGNAN

Sire !

LE ROI

Vous savez sans doute que M. le cardinal est mort ?

D'ARTAGNAN

Non, sire ; mais je commençais à m'en douter.

LE ROI

Vous savez, par conséquent, que je suis le maître chez moi.

D'ARTAGNAN

Sire, on est toujours maître chez soi quand on veut.

LE ROI

Vous rappelez-vous tout ce que vous m'avez dit à Blois, le jour où vous avez quitté mon service ?

D'ARTAGNAN

Il y a déjà longtemps, sire, que j'ai eu l'honneur d'avoir eu cette conversation avec Votre Majesté...

LE ROI

Eh bien, si votre mémoire est en défaut, je me souviens, moi... Vous commençâtes par me dire, monsieur, que vous serviez ma famille depuis longtemps et que vous étiez fatigué...

D'ARTAGNAN

C'est vrai, sire, j'ai dit cela.

LE ROI

Puis ensuite, vous avez avoué que cette fatigue était un prétexte, et que le mécontentement était la cause réelle de votre retraite.

D'ARTAGNAN

J'étais mécontent, en effet, sire ; mais ce mécontentement ne s'est trahi nulle part, que je sache, et si, comme un homme de cœur, j'ai parlé tout haut devant Votre Majesté, je n'ai pas même pensé en face des autres.

LE ROI

Ne vous excusez pas et continuez de m'écouter. En me faisant le reproche que vous étiez mécontent, vous reçûtes pour réponse une promesse. Je vous dis : « Attendez... » Est-ce vrai ?

D'ARTAGNAN

Oui, sire.

LE ROI

À votre tour, vous me répondîtes : « Attendre ? Non, sire, tout de suite ou jamais... » Ne vous excusez pas, c'est tout naturel... seulement, vous n'avez pas eu de charité pour votre prince, monsieur d'Artagnan.

D'ARTAGNAN

Sire, de la charité pour un roi... de la part d'un pauvre soldat ?

LE ROI

Oh ! vous me comprenez, monsieur ; vous savez bien que j'en avais besoin, de charité ; vous savez bien que je n'étais pas le maître ; vous savez bien que j'avais l'avenir en espérance... Tout cela n'y fit rien... Vous me répondîtes : « Mon congé tout de suite. »

D'ARTAGNAN, mordant sa moustache

C'est encore vrai.

LE ROI

Vous ne m'avez pas flatté quand j'étais dans la détresse, monsieur !

D'ARTAGNAN, relevant la tête

Si je n'ai pas flatté Votre Majesté, pauvre, je ne l'ai point trahie non plus... j'ai veillé comme un chien à la porte de mon roi, sachant bien que l'on ne me jetterait ni pain ni os, et, pauvre aussi, moi, je n'ai rien demandé, que ce congé que Votre Majesté me reproche.

LE ROI

Vous avez réfléchi depuis, je présume ?

D'ARTAGNAN

À quoi, sire ?

LE ROI

Mais à tout ce que je vous dis alors, monsieur.

D'ARTAGNAN

Oui, sire.

LE ROI

Et vous n'avez attendu qu'une occasion pour revenir sur vos paroles ?

D'ARTAGNAN

Je ne comprends pas très-bien ce que Votre Majesté me fait l'honneur de me dire.

LE ROI

Hein ?

D'ARTAGNAN

Veillez m'excuser, sire ; mon esprit est devenu très-paresseux, et mon cerveau très-épais... les choses n'y pénètrent qu'avec difficulté ; il est vrai qu'une fois entrées, elles y restent.

LE ROI

Vous allez me comprendre. Vous me disiez à Blois que vous n'étiez pas riche ?

D'ARTAGNAN

Je le suis maintenant.

LE ROI

Cela ne me regarde pas... Vous avez votre argent, non le mien ; ce n'est pas mon compte.

D'ARTAGNAN

Je ne comprends pas encore très-bien.

LE ROI

Mettons donc les points sur les i. Avez-vous assez de vingt-cinq mille livres par an, argent fixe ?

D'ARTAGNAN

Mais, sire !

LE ROI

Avez-vous assez de quatre chevaux entretenus et fournis par moi... plus, d'un supplément de fonds, tel que vous le demanderez, selon les occasions et les nécessités ? ou bien préféreriez-vous un fixe de vingt-cinq autres mille livres ? Voyons ! répondez, monsieur, ou je croirai, en effet, que vous n'avez plus cette rapidité de jugement que j'ai toujours appréciée en vous.

D'ARTAGNAN

Sire, cinquante mille livres par an sont une somme qui me paraît suffisante pour faire face à bien des éventualités.

LE ROI

Passons donc à quelque chose de plus important.

D'ARTAGNAN

Mais, sire, j'avais eu l'honneur de dire à Votre Majesté...

LE ROI

Que vous vouliez vous reposer... Je le sais bien... seulement, je ne le veux pas, moi... Je suis le maître, je pense.

D'ARTAGNAN

Oui, sire.

LE ROI

À la bonne heure !... Vous étiez autrefois en veine de devenir capitaine des mousquetaires.

D'ARTAGNAN

J'étais lieutenant, et j'ai eu mon brevet en blanc.

LE ROI

Eh bien, voici votre brevet signé, cette fois.

D'ARTAGNAN

Sire !

LE ROI

Vous acceptez ?

D'ARTAGNAN

Oh ! oui.

LE ROI

Alors, monsieur, à partir d'aujourd'hui, vous allez entrer en fonctions... La compagnie des mousquetaires est toute désorganisée depuis votre départ ; les hommes s'en vont flânant et hantant les cabarets, où l'on se bat malgré mes édits et ceux de mon père ; vous réorganiserez le service au plus vite.

D'ARTAGNAN

Oui, sire.

LE ROI

Vous ne quitterez plus ma personne.

D'ARTAGNAN

Bien !

LE ROI

Et vous marcherez avec moi à l'armée, où vous et vos hommes camperez au quartier général autour de ma tente.

D'ARTAGNAN

Alors, sire, si c'est pour m'imposer un service comme celui-là, Votre Majesté n'a pas besoin de me donner vingt-cinq mille livres.

LE ROI

Et moi, je veux que vous ayez un état de maison, que vous teniez table, que mon capitaine des mousquetaires, enfin, soit un personnage.

D'ARTAGNAN

Et moi, sire, je n'aime pas l'argent trouvé, je veux l'argent gagné ; Votre Majesté m'offre là un métier de paresseux que le premier venu fera pour quatre mille livres.

LE ROI

Vous êtes un fin Gascon, monsieur d'Artagnan, et vous me tirez mon secret du cœur.

D'ARTAGNAN

Bon ! Votre Majesté a un secret ?

LE ROI

Oui, monsieur.

D'ARTAGNAN

Alors, j'accepte les vingt-cinq mille livres et même les cinquante ; car je garderai ce secret, et la discrétion n'a pas de prix par le temps qui court... Votre Majesté veut-elle parler maintenant ?

LE ROI

Plus tard.

L'HUISSIER, annonçant

M. le comte de la Fère.

D'ARTAGNAN

Athos !...

LE ROI

Qui appelez-vous Athos ?

D'ARTAGNAN

C'est vrai, sire, vous ne connaissez pas sous ce nom-là un des plus vaillants hommes de votre royaume, et l'un des plus nobles cœurs de la terre.

LE ROI

Peu importe, monsieur, sous quel nom je le connais, puisque je le connais ! Seriez-vous content de le voir et de lui annoncer vous-même que vous êtes nommé capitaine général des mousquetaires ?

D'ARTAGNAN

Enchanté, sire !

LE ROI, à l'huissier

Faites entrer le comte de la Fère.

Scène XI

Le roi, d'Artagnan, Athos.

ATHOS

Sire !

LE ROI, à Athos

Monsieur, n'avez-vous pas vu, en entrant chez moi, un homme qui se dit de vos bons amis ?

ATHOS

Là où est le roi, sire, je ne vois que le roi.

LE ROI

Eh bien, je vous permets de voir M. d'Artagnan, mon capitaine général des mousquetaires, et de l'embrasser.

D'ARTAGNAN

Cher Athos !

ATHOS

Ami, je vous félicite de tout mon cœur, et surtout je félicite Sa Majesté de vous avoir donné la récompense que, depuis si longtemps, vous aviez méritée.

LE ROI

Comte, laissez-moi espérer que vous venez me demander quelque chose.

ATHOS

Je ne le cacherai pas à Votre Majesté, je viens, en effet, solliciter...

LE ROI

Eh bien, monsieur de la Fère, voyons ce que je puis faire pour vous.

ATHOS

Sire, ce que je désire obtenir de Votre Majesté concerne le vicomte de Bragelonne, mon fils ; il pense à se marier.

LE ROI

Ah !... Eh bien, je veux lui trouver une femme.

ATHOS

Il l'a trouvée, sire, et ne recherche que l'assentiment de Votre Majesté.

LE ROI

Il ne s'agit que de signer un contrat de mariage ?... Bien. Comment s'appelle la fiancée ?

ATHOS

C'est mademoiselle de la Vallière de la Baume le Blanc.

LE ROI

Ah ! oui... je sais... on me l'a présentée ; c'est une des filles d'honneur désignées pour faire partie du service futur de madame Henriette d'Angleterre.

ATHOS

C'est cela même.

LE ROI

Elle est riche ?

ATHOS

Pas précisément ; quinze à vingt mille livres de dot au plus, sire ; mais les amoureux sont désintéressés ; moi-même, je fais peu de cas de l'argent.

LE ROI

Avec quinze mille livres de dot, sans apanage, une femme ne peut aborder la cour. Nous y suppléerons ; je veux faire cela pour Bragelonne. Passons de l'argent à la qualité : fille du marquis de la Vallière, c'est bien ; mais nous avons ce bon Saint-Rémy qui gâte un peu la maison... par les femmes, je le sais ; enfin, cela gâte ; et vous, comte, vous tenez fort à votre maison ?

ATHOS

Moi, sire, je ne tiens plus à rien du tout, qu'à mon dévouement pour Votre Majesté.

LE ROI

Comte, vous me surprenez : vous venez m'adresser une demande en mariage, et vous ne me semblez point faire cette demande de bon cœur.

ATHOS

Eh bien, sire, c'est vrai.

LE ROI

Alors, je ne vous comprends point ; refusez.

ATHOS

Non, sire ; j'aime Raoul de tout mon amour paternel ; il est épris de mademoiselle de la Vallière, il se forge des paradis pour

l'avenir ; je ne suis pas de ceux qui veulent briser les illusions de la jeunesse.

LE ROI

Voyons, comte, l'aime-t-elle ?

ATHOS

Si Votre Majesté veut que je lui dise la vérité, je ne crois pas beaucoup à l'amour de mademoiselle de la Vallière ; elle est jeune, le plaisir de voir la cour, d'être au service de Madame, balanceront, je le crains, dans sa tête, ce qu'elle pourrait avoir de tendresse dans le cœur ; ce sera donc probablement un mariage comme Votre Majesté en voit quelquefois à la cour ; mais Raoul le veut, que cela soit ainsi.

LE ROI

Vous ne ressemblez cependant pas à ces pères faciles qui se font les esclaves de leurs enfants ?

ATHOS

Sire, j'ai de la volonté contre les méchants, je n'en ai pas contre les gens de cœur. Raoul souffre, il prend du chagrin, je ne veux pas priver Votre Majesté des services qu'il peut rendre.

LE ROI

Je comprends.

ATHOS

Alors, je n'ai pas besoin de dire à Votre Majesté que mon but est de faire au plus vite le bonheur de ces enfants, ou plutôt de cet enfant.

LE ROI

Et moi, je veux comme vous le bonheur de M. de Bragelonne ; aussi m'opposé-je en ce moment à son mariage.

ATHOS

Sire !

LE ROI

Ne vous inquiétez plus à ce sujet. J'ai des vues sur Bragelonne. Je ne dis pas qu'il n'épousera point mademoiselle de la Vallière ; mais je ne veux pas qu'il l'épouse avant qu'elle ait fait fortune ; et lui, de son côté, mérite mes bonnes grâces, telles que

j'entends les lui donner. En un mot, comte, je veux qu'on attende.

ATHOS

Sire, encore une fois...

LE ROI

Monsieur le comte, vous êtes venu, disiez-vous, me demander une faveur ?

ATHOS

Oui, certes.

LE ROI

Eh bien, accordez-m'en une, ne parlons plus de cela. Il est possible que, d'ici à peu, je fasse la guerre ; j'ai besoin de gentilshommes libres autour de moi. J'hésiterais à envoyer sous les balles et sous le canon un homme marié, un père de famille ; j'hésiterais aussi, pour Bragelonne, à doter, sans raison majeure, une jeune fille inconnue : cela sèmerait de la jalousie dans ma noblesse... Est-ce tout ce qu'il vous importait de me demander ?...

ATHOS

Tout absolument, sire, et je prends congé de Votre Majesté... Mais faut-il que je prévienne Raoul ?

LE ROI

Épargnez-vous ce soin ; dites au vicomte que je lui parlerai ; quant à ce soir, vous êtes de mon jeu.

ATHOS

Je suis en habit de voyage, sire.

LE ROI

Un jour viendra, j'espère, où vous ne me quitterez plus. Avant peu, comte, la monarchie sera établie de façon à offrir une digne hospitalité à tous les gens de votre mérite.

ATHOS

Sire, pourvu qu'un roi soit grand dans le cœur de ses sujets, peu importe le palais qu'il habite, puisqu'il est adoré dans un temple !

(Athos va rejoindre d'Artagnan, qui était resté au fond.)

LE ROI

Allons, la journée est bonne ! Treize millions dans mes caves ;

M. Colbert tenant la caisse ; d'Artagnan, l'épée !... Je suis vraiment roi !

DEUXIÈME TABLEAU

Dans la forêt de Fontainebleau, au lieu dit le Chêne royal.

Scène première

Louise de la Vallière, Aure de Montalais,
Athénaïs de Tonnay-Charente.

AURE, entrant et regardant

Personne ! Venez, Athénaïs, venez, Louise.

LOUISE, souriant

La belle promenade dans ces bois de Fontainebleau ! le joli projet que nous avons formé de nous divertir cette nuit, sans surveillants et sans escorte, tandis que notre service de demoiselles d'honneur de Madame nous laissait un peu de liberté !... Vous rappelez-vous, Montalais, les bois de Chaverny et de Chambord, les peupliers sans fin de Blois ?... Nous avons échangé là bien des espérances !

AURE

Hélas !

LOUISE

Ah ! rieuse Montalais, voilà que tu soupirez ; les bois t'inspirent, et tu es presque raisonnable ce soir...

ATHÉNAÏS

Mesdemoiselles, vous ne devriez pas tellement regretter Blois, que vous ne vous trouviez heureuses chez nous ; une cour, c'est un endroit où viennent les hommes et les femmes pour causer de choses que les mères et les tuteurs défendent avec sévérité ; à la cour, on se dit de ces choses-là sous privilège du roi et des reines ; n'est-ce pas agréable ?

LOUISE

Oh ! Athénaïs !

AURE

Athénaïs est franche ce soir, profitons-en.

ATHÉNAÏS

Oui, profitez-en, car on m'arracherait en ce moment les plus intimes secrets de mon cœur...

AURE

Ah ! si M. de Montespan était là !

ATHÉNAÏS

Vous croyez que j'aime M. de Montespan ?... Une femme bien organisée doit regarder les hommes, s'en faire aimer, adorer même, et dire une fois au plus dans sa vie : « Tiens ! il me semble que si je n'eusse pas été ce que je suis, j'eusse moins détesté celui-là que les autres... »

LOUISE, joignant les mains

Alors, voilà ce que vous promettez à M. de Montespan ?

ATHÉNAÏS

À lui comme à tout autre.

AURE

Parfait !... Athénaïs, vous irez loin ! car c'est avec la coquetterie qu'on est reine entre les femmes, quand on n'a pas reçu de Dieu la faculté si précieuse de tenir en bride son cœur et son esprit.

LOUISE

Oh ! mesdemoiselles, un cœur aimant est plus fort que votre coquetterie ! L'amour, tel que je le conçois, est un sacrifice incessant, absolu, entier ; c'est l'abnégation complète de deux âmes qui veulent se fondre en une seule. L'amour, c'est frissonner en présence de celui qu'on aime... c'est palpiter sous le charme de sa voix... c'est s'anéantir sous son regard ! Si j'aime jamais, ce sera avec tant de dévouement de foi, que ma plus grande excuse sera dans mon amour lui-même !... Ma vie, mon âme, je les donnerai... et si l'on cesse de m'aimer un jour... eh bien, je mourrai... à moins que Dieu ne me secoure, à moins que le Seigneur ne me prenne en sa miséricorde !

AURE

Mais, Louise, vous nous dites cela, et vous ne le pratiquez point...

LOUISE

Moi ?

AURE

Oui, vous ! Vous êtes adorée depuis douze ans par M. Raoul de Bragelonne, adorée à deux genoux ! Le pauvre garçon est victime de votre vertu, comme il le serait, plus qu'il ne le serait même, de ma coquetterie ou de la fierté d'Athénaïs.

LOUISE

Que voulez-vous ! Supposez que je croyais aimer et que je n'aime pas.

AURE

Comment, tu n'aimes pas ?

LOUISE

Si j'ai été autrement que ne sont les autres quand elles aiment, c'est que je n'aime pas, c'est que mon heure n'est pas encore venue.

ATHÉNAÏS

Ainsi, décidément, vous n'aimez pas M. de Bragelonne ?

AURE

Peut-être ! Elle n'en est pas encore bien sûre. Mais, en tout cas, écoute, Athénaïs, si M. de Bragelonne devient libre, je te donne un conseil d'amie.

ATHÉNAÏS

Lequel ?

AURE

C'est de bien le regarder avant de te décider pour M. de Montespan.

ATHÉNAÏS

Oh ! si vous le prenez par là, ma chère, M. de Bragelonne n'est pas le seul que l'on puisse trouver du plaisir à regarder ; et, par exemple, M. de Saint-Aignan a bien son prix.

AURE, à Louise

Voyons, parmi tous ces gentilshommes, lequel préférez-vous ?

ATHÉNAÏS

Oui, oui, de M. de Saint-Aignan, de M. de Guiche, de M. de Vardes ?

LOUISE

Je ne préfère personne, mesdemoiselles ; je les trouve tous également bien.

ATHÉNAÏS

Alors, dans toute cette brillante assemblée, au milieu de cette cour, la première du monde, personne ne vous a plu ?

LOUISE

Je ne dis pas cela.

ATHÉNAÏS

Parlez donc, alors ; voyons, faites-nous part de votre idéal.

LOUISE

Ce n'est pas un idéal.

AURE

Alors cela existe ?

LOUISE

En vérité, mesdemoiselles, je n'y comprends rien. Comme moi, vous avez un cœur, comme moi, vous avez des yeux, et vous parlez de M. de Guiche, de M. de Saint-Aignan, de M... que sais-je ?... quand le roi est là...

AURE et ATHÉNAÏS

Le roi !

LOUISE

Oui, oui, le roi ! Est-il quelqu'un qui puisse lui être comparé ? Ah ! je sais bien qu'il n'est pas de ceux sur qui nos yeux ont le droit de se fixer... Cherchez donc, si vous le voulez, à détourner mes regards de ce soleil rayonnant : choisissez parmi les seigneurs de la cour celui que vous supposez pouvoir me faire oublier ce rêve, cette folie de mon cœur... mais choisissez-le bien, de peur que mon amour ne retourne involontairement au roi, l'univers tout entier dût-il deviner mon secret !

(Sur les derniers mots de Louise, le roi et Saint-Aignan sont entrés. Le roi, qui a écouté la Vallière, fait signe à Montalais et à Athénaïs de se retirer. Montalais et Athénaïs saluent respectueusement sans dire un mot. La Vallière demeure un instant pensive, puis se lève en cherchant des yeux Athénaïs et Montalais.)

Scène II

Louise, le roi.

LOUISE

Eh bien... Montalais... Athénaïs !... où sont-elles ? (Elle se retourne et voit le roi.) Le roi !...

(Elle veut s'éloigner.)

LE ROI

Demeurez, mademoiselle.

LOUISE

Sire...

LE ROI

Voici la pluie... Ici, le feuillage est épais... Mais qu'avez-vous ?... vous avez froid peut-être ?...

LOUISE

Non, sire.

LE ROI

Vous tremblez, cependant.

LOUISE

Sire, c'est la crainte que l'on n'interprète à mal mon absence, au moment où tout le monde est réuni sans doute...

LE ROI

Mademoiselle, je vous proposerais bien de retourner aux carrosses... mais regardez, écoutez, et dites-moi s'il est possible de tenter la moindre course en ce moment ; d'ailleurs, il n'y a pas d'interprétation possible en votre défaveur ; n'êtes-vous pas avec le roi de France, c'est-à-dire avec le premier gentilhomme du royaume ?...

LOUISE, embarrassée

Certainement, sire...

LE ROI, à part

C'est qu'en vérité elle est charmante !

LOUISE

Sire, voilà l'eau qui tombe, et Votre Majesté demeure tête nue.

LE ROI

Je vous prie, ne nous occupons que de vous, mademoiselle.

LOUISE

Oh ! moi, je suis habituée à courir par les prés et les bois de la Loire, quelque temps qu'il fasse ; quant à mes habits, Votre Majesté voit qu'ils n'ont pas grand'chose à risquer.

LE ROI

En effet, mademoiselle, j'ai déjà remarqué plus d'une fois que vous deviez à peu près tout à vous-même, et rien à la toilette. Vous n'êtes point coquette, et c'est pour moi une grande qualité.

LOUISE

Sire, ne me faites pas meilleure que je ne suis, et dites seulement : « Vous ne pouvez pas être coquette. »

LE ROI

Pourquoi cela ?

LOUISE

Mais parce que je ne suis pas riche.

LE ROI

Alors, vous avouez que vous aimez les belles choses ?

LOUISE

Sire, je ne trouve belles que les choses auxquelles je puis atteindre ; tout ce qui est trop haut pour moi...

LE ROI

Vous est indifférent ?

LOUISE

M'est étranger comme m'étant défendu.

LE ROI

Et moi, mademoiselle, je ne trouve point que vous soyez à ma cour sur le pied où vous devriez y être. On ne m'a certainement point assez parlé des services de votre famille. La fortune de

votre maison a été cruellement négligée par mon oncle.

LOUISE

Sire, Son Altesse royale monseigneur le duc d'Orléans a toujours été parfaitement bon pour M. de Saint-Rémy, mon beau-père. Les services étaient humbles, et nous avons été payés selon nos œuvres. Tout le monde n'a pas le bonheur de trouver des occasions de servir son roi avec éclat.

LE ROI

Eh bien, mademoiselle, c'est au roi à corriger le hasard, et je me charge bien joyeusement de réparer, au plus vite, à votre égard, les torts de la fortune.

LOUISE

On a fait tout ce que je désirais, sire, lorsqu'on m'a accordé cet honneur de faire partie de la maison de Madame.

LE ROI

Mais si vous refusez pour vous, acceptez au moins pour les vôtres...

LOUISE

Sire, votre intention si généreuse m'éblouit et m'effraye ; car, en faisant pour ma maison ce que votre bonté vous pousse à faire, Votre Majesté nous créera des envieux, et se créera des ennemis.

LE ROI

Ah ! voilà un langage bien désintéressé, mademoiselle ; mais la pluie redouble... permettez...

(Il étend son chapeau au-dessus de la tête de Louise.)

LOUISE

Oh !

LE ROI

Quelle triste pensée peut donc parvenir jusqu'à votre cœur, quand je lui fais un rempart du mien ?

LOUISE

Un rempart de votre cœur, sire ?...

LE ROI

Oui, de mon cœur ; car tout ce que je vois, tout ce que j'entends, le pénètre d'estime et d'admiration ; et pourquoi

craindrais-je de le dire ? de tendresse et...

LOUISE, l'interrompant

Oh ! sire !... Voilà, je crois, l'orage qui se calme et la pluie qui cesse... et je vais... (Éclat de tonnerre, effroi de Louise.) Oh ! sire ! sire !... entendez-vous ?

LE ROI, la tenant dans ses bras

Oui ; vous voyez bien que l'orage ne se passe pas.

LOUISE

C'est un avertissement... c'est la voix de Dieu qui menace.

LE ROI

Eh bien, j'accepte ce coup de tonnerre pour un avertissement, et même pour une menace, s'il se renouvelle avec une pareille force et une égale violence ; mais s'il n'en est rien, permettez-moi de penser que l'orage est l'orage, et rien autre chose. (Le roi lève la tête comme pour interroger le ciel. – Le beau temps revient.) Le ciel s'éclaircit, voyez !... Eh bien, mademoiselle, me menacerez-vous encore de la colère céleste ?... Vous êtes, vous le voyez, la divinité qui fait fuir l'orage, la déesse qui ramène le beau temps !

LOUISE

Sire, on vous cherche, sans doute. La reine doit être inquiète, et Madame, oh ! Madame !

LE ROI

Madame, avez-vous dit ?

LOUISE

Oui, Madame... Madame...

LE ROI

Achevez...

LOUISE

Pardon... sire, je n'ose...

LE ROI

Oh ! mademoiselle, seriez-vous de ceux qui pensent que Madame, Madame, femme de mon frère, a le droit d'être jalouse de moi ?

LOUISE

Sire, il ne m'appartient pas de pénétrer les secrets de Votre

Majesté.

LE ROI

Oh ! vous le croyez comme les autres.

LOUISE

Je crois que Madame est jalouse, oui, sire.

LE ROI

Mademoiselle, retenez bien ceci... Madame n'a aucun droit sur moi... Je l'aime et je la respecte comme un frère doit aimer et respecter sa sœur.

LOUISE

Sire, on vient.

LE ROI

Eh bien, mademoiselle, laissons venir ; qui donc oserait trouver mauvais que j'eusse tenu compagnie à mademoiselle de la Vallière ?

LOUISE

Sire, par grâce, on trouvera étrange que vous soyez resté si longtemps ici, que vous vous soyez sacrifié pour moi...

LE ROI

Je n'ai fait que mon devoir de gentilhomme, et malheur à celui qui ne ferait pas le sien en critiquant la conduite de son roi !

(Entrée de tout le monde.)

LOUISE, avec effroi

Madame !...

Scène III

Les mêmes, madame Henriette, de Vardes.

MADAME, à de Vardes,
lui montrant le roi et Louise

Le roi avec mademoiselle de la Vallière... que signifie cela, monsieur de Vardes ?

DE VARDES, bas

Nous le saurons, madame.

ACTE DEUXIÈME
TROISIÈME TABLEAU

À la Bastille : chez le gouverneur.

Scène première
D'Artagnan, un laquais.

D'ARTAGNAN

M. de Montlezun, gouverneur de la Bastille ?

LE LAQUAIS

Il fait sa tournée de l'après-midi. Qui lui annoncerai-je ?

D'ARTAGNAN

M. le chevalier d'Artagnan, capitaine général des mousquetaires du roi. (Le laquais sort.) Ma foi, puisque j'en ai le titre, autant le prendre, d'autant plus que je ne le porterai probablement pas aussi longtemps que je l'ai attendu.

BAISEMEAUX, dans la coulisse

M. d'Artagnan, capitaine général des mousquetaires du roi ?

M. d'Artagnan, qui se donne la peine de venir lui-même ?...

(Il entre.)

Scène II
Baisemeaux, d'Artagnan.

D'ARTAGNAN

Visiter un vieil ami... qu'y a-t-il d'étonnant à cela ?

BAISEMEAUX

Mais enfin, comment se fait-il que, juste au moment où j'ai le plus grand besoin de vous voir, vous arriviez à point nommé ?

D'ARTAGNAN

Vous savez que c'est toujours ainsi que j'arrive, moi. Mais pour que vous ne croyiez pas à de l'enchantement, je vais vous dire comment cela s'est fait.

BAISEMEAUX

Asseyez-vous donc.

D'ARTAGNAN

En rentrant chez Planchet, j'apprends que M. Baisemeaux m'a fait l'honneur de venir prendre trois fois de mes nouvelles, une fois hier, deux fois aujourd'hui. Alors, je me dis : « Lorsque le gouverneur de la Bastille se dérange pour venir voir un simple particulier – car il est évident que vous me croyiez un simple particulier, n'est-ce pas ? – il faut qu'il y ait cas grave. » Alors, au lieu de faire bassiner mon lit avec du sucre, comme me l'offrait Planchet, je me suis dit : « Je vais aller faire un tour à pied jusqu'à la Bastille, cela me reposera du cheval. »

BAISEMEAUX

Et vous êtes venu, homme admirable !

D'ARTAGNAN

Et je suis venu, comme vous dites.

BAISEMEAUX

Mille fois merci de votre obligeance, monsieur le chevalier.

D'ARTAGNAN

Dites : de ma curiosité. Rappelez-vous bien cet axiome : « À être curieux, on nuit quelquefois aux autres, jamais à soi. » Maintenant, je vous écoute ; parlez !

BAISEMEAUX

Eh bien, c'est vrai, j'étais passé aujourd'hui chez vous pour la troisième fois. Je croyais avoir vu un petit embastillement à faire, et je me rendais au Louvre dans cette espérance ; point, le roi a donné contre-ordre. (Il soupire.) Ah ! c'est vous qui avez une belle position, mon cher monsieur d'Artagnan ; capitaine général des mousquetaires du roi !

D'ARTAGNAN

Et vous donc ! gouverneur de la Bastille, première prison d'État de France !

BAISEMEAUX

Je sais bien qu'il y a des gens qui envient ma position.

D'ARTAGNAN

Vous dites cela comme un pénitent, mordious ! Je change mes bénéfices contre les vôtres, si vous voulez.

BAISEMEAUX

Ne m'en parlez pas, de mes bénéfices, chevalier, vous me fendez le cœur, hélas !

D'ARTAGNAN

Allons, flamberge au vent ! Dégoisez, Montlezun, dégoisez !

BAISEMEAUX

Ce serait long si je vous disais tout ce que j'ai à vous dire.

D'ARTAGNAN

Commencez toujours. Si c'est trop long, je ferai comme si vous étiez avocat et comme si j'étais juge : je m'endormirai.

BAISEMEAUX

Auparavant, laissez-moi donner un ordre. (Il frappe sur un timbre.)

D'ARTAGNAN

Donnez.

BAISEMEAUX, au laquais qui entre

Quand la personne que j'attends se présentera, vous la ferez passer par le couloir secret, et vous me préviendrez.

LE LAQUAIS

Oui, monsieur le gouverneur

BAISEMEAUX

Tout de suite.

LE LAQUAIS

À l'instant même.

(Il sort.)

BAISEMEAUX, à d'Artagnan,
qui compte sur ses doigts

Que comptez-vous là ?

D'ARTAGNAN

Je calculais ce que vous pouviez vous faire, bon an, mal an, cher monsieur de Montlezun ; je gage que cela dépasse cinquante mille livres ?

BAISEMEAUX

Et quand cela monterait à soixante ?

D'ARTAGNAN

Vous m'étonnez, Baisemeaux ; vous faites l'homme contrit ; mais regardez-vous donc, mordious ! Je vais vous conduire devant une glace ; vous y verrez que vous êtes grassouillet, fleuri, gras et rond comme un fromage ; que vous avez des yeux comme des charbons ardents, et, sans ce vilain pli que vous affectez de vous creuser au front, vous auriez l'air d'une pomme d'api. Joignez à tout cela soixante mille livres de bénéfices – vous venez de les avouer –, et comparez ma charge à la vôtre.

BAISEMEAUX

Vous oubliez un détail, cher monsieur d'Artagnan.

D'ARTAGNAN

Un détail ! lequel ?

BAISEMEAUX

C'est que vous avez reçu des mains du roi votre charge de capitaine.

D'ARTAGNAN

Il n'y a pas longtemps : aujourd'hui même.

BAISEMEAUX

Tandis que moi, j'ai acheté celle de gouverneur de la Bastille.

D'ARTAGNAN

C'est vrai, de MM. Louvière et Tremblay, et ils n'étaient pas hommes à vous la donner pour rien.

BAISEMEAUX

Soixante et quinze mille livres à chacun d'eux, cher monsieur d'Artagnan ; plus, trois années de revenu comme pot-de-vin.

D'ARTAGNAN

C'est exorbitant !

BAISEMEAUX

Ce n'est pas tout.

D'ARTAGNAN

Qu'y a-t-il encore ?

BAISEMEAUX

Faute d'un seul paiement de cinquante mille livres à l'échéance, ces messieurs rentrent dans leur charge.

D'ARTAGNAN

Mais comment, réduit à vos propres ressources, avez-vous pu souscrire à de telles conditions ? car vous aussi, vous étiez simple mousquetaire.

BAISEMEAUX

J'ai trouvé un bailleur de fonds.

D'ARTAGNAN

Qui cela ?

BAISEMEAUX

Un de vos amis.

D'ARTAGNAN

Qui donc ?

BAISEMEAUX

M. d'Herblay. Il m'a offert de répondre pour moi.

D'ARTAGNAN

Aramis ! En vérité, vous me stupéfiez. Aramis a répondu pour vous ?

BAISEMEAUX

En galant homme.

D'ARTAGNAN

Et il a tenu ?

BAISEMEAUX

Tous les 31 mai, avant midi, j'ai eu mes cinq mille pistoles à distribuer à mes crocodiles.

D'ARTAGNAN

Alors, vous devez cent cinquante mille livres à Aramis ?

BAISEMEAUX

Eh ! voilà mon désespoir ; c'est que je ne lui en dois que cent mille.

D'ARTAGNAN

Je ne vous comprends pas.

BAISEMEAUX

Deux ans, il est venu le 31 mai avant midi ; mais voilà que nous sommes le 31 mai à six heures du soir, et il n'est pas encore venu... à moins que... (Il sonne ; puis, au laquais.) Personne ?

LE LAQUAIS

Personne, monsieur le gouverneur.

BAISEMEAUX

Allez !... De sorte que, demain, si, au termes du contrat, je n'ai pas payé ces messieurs, après-demain ils rentreront dans leur charge, et ce sera deux cent cinquante mille livres données pour rien, monsieur d'Artagnan, données pour rien absolument.

D'ARTAGNAN

Voilà qui est fâcheux !

BAISEMEAUX

Concevez-vous maintenant que j'aie un pli sur le front ?

D'ARTAGNAN

Oui, ma foi !

BAISEMEAUX

Concevez-vous que, malgré cette rondeur de fromage, cette fraîcheur de pomme d'api, je sois arrivé au point de craindre de n'avoir plus ni un fromage, ni une pomme d'api à manger ?

D'ARTAGNAN

C'est désolant !

BAISEMEAUX

Voilà donc pourquoi j'étais passé chez vous, une fois hier, deux fois aujourd'hui. Vous seul pouvez me tirer de peine !

D'ARTAGNAN

Comment cela ?

BAISEMEAUX

M. Aramis d'Herblay était votre ami.

D'ARTAGNAN

Il l'est toujours.

BAISEMEAUX

Dites-moi son adresse, alors.

D'ARTAGNAN

Ah ! je ne la sais pas.

BAISEMEAUX

Je suis perdu !

Où allez-vous ?
D'ARTAGNAN

Je vais me jeter...
BAISEMEAUX

Pas dans les fossés de la Bastille, j'espère ?
D'ARTAGNAN
BAISEMEAUX

Non, aux pieds du roi.
D'ARTAGNAN

Ce serait à peu près la même chose... Avez-vous une parole d'honneur, Baisemeaux ?

BAISEMEAU
Vous me connaissez.

D'ARTAGNAN
Oui ; eh bien, donnez-moi votre parole que vous n'ouvrirez la bouche à personne, et surtout à Aramis, du conseil que je vais vous donner.

BAISEMEAUX
À personne.

D'ARTAGNAN
Vous voulez mettre la main sur lui, n'est-ce pas ?
BAISEMEAUX

Oui.
D'ARTAGNAN
Eh bien, allez trouver M. Fouquet.
BAISEMEAUX

Quel rapport ?...
D'ARTAGNAN

Aramis est à M. Fouquet corps et âme.
BAISEMEAUX

Vous m'ouvrez les yeux.
D'ARTAGNAN

Mais la parole d'honneur ?
BAISEMEAUX

Oh ! sacrée !... (Il sonne ; puis, au laquais.) Personne ?

LE LAQUAIS

Personne.

BAISEMEAUX

Mettez les chevaux à la voiture. Monsieur d'Artagnan, je vous reconduis.

D'ARTAGNAN

Bon ! pour qu'on me voie dans votre voiture ? Fameux moyen de garder le secret !

BAISEMEAUX

Vous avez raison ; je perds la tête. Mais comment vous en irez-vous ?

D'ARTAGNAN

Pardieu ! à pied, comme je suis venu. La conscience de vous avoir rendu un service me fera paraître le chemin court et la course légère.

BAISEMEAUX

Ah ! oui, un service, vous pouvez vous en vanter, de m'avoir rendu un service.

D'ARTAGNAN

Bonne chance, Montlezun !

BAISEMEAUX

Laissez-moi vous mettre dehors ; sans quoi on ne vous laisserait pas sortir.

D'ARTAGNAN

Peste ! Et que dirait le roi, demain à son lever, en ne trouvant plus son capitaine général des mousquetaires ? Il est vrai que j'ai vingt-quatre heures de congé.

BAISEMEAUX, reconduisant d'Artagnan

Laissez sortir M. d'Artagnan, capitaine général des mousquetaires.

UNE AUTRE VOIX, plus éloignée encore

Ordre du gouverneur...

(Pendant ce temps, on introduit Aramis par une porte secrète.)

Scène III

Baisemeaux, au fond, Aramis.

ARAMIS, à lui-même

D'Artagnan capitaine général des mousquetaires ! Il est donc entré dans le parti du roi ?... Diable !

BAISEMEAUX

Les chevaux sont-ils au carrosse ?

LE LAQUAIS

Oui, monsieur le gouverneur.

BAISEMEAUX, revenant pour prendre son chapeau

Me voilà !

ARAMIS, assis dans un fauteuil

Vous sortez, monsieur le gouverneur ?

BAISEMEAUX

M. d'Herblay !... D'où venez-vous ?

ARAMIS

Je viens du couloir par lequel j'ai l'habitude d'entrer.

BAISEMEAUX

Ah ! mon Dieu ! je vais me trouver mal !

ARAMIS

De peur ? Ma présence vous produit cet effet ?

BAISEMEAUX

Non, de joie, monsieur.

ARAMIS

N'est-ce pas aujourd'hui le 31 mai ?

BAISEMEAUX

Ah ! je ne l'avais pas oublié !

ARAMIS

Ne m'attendiez-vous pas ?

BAISEMEAUX

C'est-à-dire que je ne vous attendais plus.

ARAMIS

Ce n'est que demain, avant midi, que vous deviez votre terme ; il n'y a donc pas de temps perdu.

BAISEMEAUX

Vous êtes le plus fidèle des gens de parole.

ARAMIS

Ah çà ! dites-moi, faites-vous vos affaires à la Bastille ?

BAISEMEAUX

Peuh !

ARAMIS

Le prisonnier donne-t-il ?

BAISEMEAUX

Chichement.

ARAMIS

Diable ! aurions-nous fait une mauvaise spéculation ?

BAISEMEAUX

M. de Mazarin n'était pas assez rude.

ARAMIS

Oui, il vous faudrait notre ancien cardinal.

BAISEMEAUX

Ah ! sous celui-là, tout allait bien : le frère de Son Éminence grise y a fait sa fortune.

ARAMIS

Les choses reprendront, croyez-moi, mon cher gouverneur ; un jeune roi vaut bien un vieux cardinal. Si la vieillesse a ses haines, ses préventions, ses craintes, la jeunesse a ses défiances, ses colères, ses passions. Avez-vous payé vos trois ans de bénéfices à Louvière et à Tremblay ?

BAISEMEAUX

Ah ! mon Dieu, oui.

ARAMIS

De sorte qu'il ne reste plus à leur donner que les cinquante mille livres que je vous apporte ?

BAISEMEAUX

Oui, plus que cela.

ARAMIS

Mais pas d'économies ?

BAISEMEAUX

Ah ! chevalier !

ARAMIS

Combien avez-vous de prisonniers ?

BAISEMEAUX

Soixante !

ARAMIS

Mais c'est un chiffre assez rond, il me semble ?

BAISEMEAUX

Du temps de l'autre cardinal, il y en a eu jusqu'à deux cents. Autrefois, il y avait des princes du sang, et, pour les princes du sang, par exemple, le gouverneur a cinquante livres par jour.

ARAMIS

De sorte qu'aujourd'hui, pas de princes du sang ?

BAISEMEAUX

Non, Dieu merci ! c'est-à-dire malheureusement non !

ARAMIS

Et, par maréchal de France, combien avait le gouverneur ?

BAISEMEAUX

Trente-six livres.

ARAMIS

Et pas plus de maréchaux de France que de princes du sang ?

BAISEMEAUX

Hélas ! non. Il est vrai que les lieutenants généraux et les brigadiers sont à vingt-quatre livres, et que j'en ai deux.

ARAMIS

Ah ! ah !

BAISEMEAUX

Il y a, après cela, les conseillers au parlement qui rapportent quinze livres.

ARAMIS

Et vous en avez ?...

BAISEMEAUX

Quatre.

ARAMIS

Je ne savais pas que les conseillers fussent d'un si bon rapport.

BAISEMEAUX

Oui ; mais, de quinze livres, je tombe à dix...

ARAMIS

À dix ?

BAISEMEAUX

Dix pour un juge ordinaire, pour un avocat, pour un ecclésiastique ; j'en ai sept.

ARAMIS

Bonne affaire !

BAISEMEAUX

Mauvaise affaire, au contraire !

ARAMIS

Pourquoi cela ?

BAISEMEAUX

Parce que... j'ai, malgré moi, des complaisances pour eux, et que je les traite comme des conseillers.

ARAMIS

Mais, alors, vos prisonniers les plus bas, à combien sont-ils ?

BAISEMEAUX

À trois livres par jour : les petits bourgeois, les clercs d'huis-sier, les poètes.

ARAMIS

Ah ! les prisonniers à trois livres par jour doivent être bien malheureux !

BAISEMEAUX

Au contraire, ils se croient les rois de la création.

ARAMIS

Expliquez-moi cela.

BAISEMEAUX

Vous concevez que je ne puis servir aux lieutenants généraux les restes des maréchaux de France et des princes du sang, puisque je n'en ai pas.

ARAMIS

Logique !

BAISEMEAUX

Tandis que je sers aux prisonniers à trois livres le reste des prisonniers à vingt-quatre livres, à quinze et à dix ; de sorte qu'ils mordent dans des plats qu'ils n'avaient jamais vus qu'en songe. Ah ! ceux-là me bénissent, ceux-là regrettent la prison lorsqu'ils la quittent. Croiriez-vous une chose ?

ARAMIS

Laquelle ?

BAISEMEAUX

Certains prisonniers, à peine sortis, se font réincarcérer pour retrouver la cuisine de la Bastille... Vous doutez ?

ARAMIS

Je l'avoue.

BAISEMEAUX

Nous avons des noms portés jusqu'à trois fois dans l'espace de deux ans.

ARAMIS

Il faudrait que je le visse pour le croire.

BAISEMEAUX

On peut vous le faire voir.

ARAMIS

Où cela ?

BAISEMEAUX

Sur les registres.

ARAMIS

Je croyais qu'il vous était défendu de communiquer les registres aux étrangers.

BAISEMEAUX

C'est vrai ; mais vous n'êtes pas un étranger, vous.

ARAMIS

C'est juste ; montrez-moi cela, mon cher monsieur de Montlezun.

BAISEMEAUX

Choisissez une lettre au hasard.

ARAMIS

Celle que vous voudrez ! la lettre M, par exemple.

BAISEMEAUX

La lettre M, soit... Tenez, j'ouvre... M... « Martinier, janvier 1659 ; Martinier, juin 1660 ; Martinier, mars 1661 ; pamphlets, mazarinades, etc., etc. » Vous comprenez que ce n'est qu'un prétexte ; on n'était pas embastillé pour des mazarinades ; le drôle allait se dénoncer lui-même pour qu'on le renvoyât manger de ma cuisine.

ARAMIS

Et son voisin ? Tenez, le nom que je vois là : Marchiali !

BAISEMEAUX

Chut !

ARAMIS

Est-ce aussi un poète ?

BAISEMEAUX

Chut !

ARAMIS

Pourquoi, chut ?

BAISEMEAUX

Je croyais vous avoir déjà parlé de ce Marchiali ?

ARAMIS

Non : c'est la première fois que j'entends prononcer son nom.

BAISEMEAUX

C'est possible ; je vous en aurai parlé sans le nommer.

ARAMIS

Et son crime est grand ?

BAISEMEAUX

Impardonnable !

ARAMIS

Il a assassiné ?

BAISEMEAUX

Bah !

ARAMIS

Incendié ?

BAISEMEAUX

Ce ne serait rien.

ARAMIS

Calomnié ?

BAISEMEAUX

Non, c'est lui qui...

ARAMIS

Qui ?

BAISEMEAUX

Qui se permet de ressembler au roi.

ARAMIS, à lui-même

J'y suis donc enfin !... (Haut.) En effet, cher monsieur Baise-
meaux, vous pouvez m'en avoir dit quelques mots l'an dernier ;
mais le crime m'avait paru si léger...

BAISEMEAUX

Léger ?

ARAMIS

Ou plutôt, si involontaire ! Enfin, j'avais oublié ; d'abord,
parce que je me suis dit que cette ressemblance était probable-
ment imaginaire.

BAISEMEAUX

Ah !... imaginaire !... Qui voit le prisonnier...

ARAMIS

Qui voit le prisonnier ?

BAISEMEAUX, baissant la voix

Voit le roi !

ARAMIS, secouant la tête

Je crois que c'est tout simplement un jeu de votre esprit, mon
cher gouverneur.

BAISEMEAUX

Non, sur ma parole !... Je sais bien qu'il y a ressemblance et
ressemblance, mais celle-là est frappante, et si vous le voyiez...

ARAMIS

Eh bien ?

BAISEMEAUX

Vous en conviendriez vous-même. Par malheur, il est défendu d'introduire des étrangers dans la chambre des prisonniers.

ARAMIS

Vous avez dit tout à l'heure que je n'étais pas un étranger.

BAISEMEAUX

Pour moi, oui ; mais non pour les guichetiers, qui vous veraient entrer dans la chambre.

ARAMIS

En effet, voilà un malheur, comme vous disiez. J'avoue que je ne suis pas curieux, mais j'eusse donné bien des choses pour voir ce... Comment l'appellez-vous ?

BAISEMEAUX

Marchiali.

ARAMIS

Marchiali.

BAISEMEAUX

Attendez !...

ARAMIS

Quoi ?

BAISEMEAUX

Une idée !

ARAMIS

Vous êtes l'invention en personne.

BAISEMEAUX

Le fait est que, pour vous être agréable, je me jetterais au feu.

ARAMIS

Je n'exigerai jamais cela de vous, soyez tranquille... Vous disiez ?...

BAISEMEAUX

Je disais que si vous ne pouvez pas entrer dans la chambre des prisonniers, aucun règlement ne défend que je fasse venir un prisonnier dans ma chambre.

ARAMIS

Sans doute, vous pouvez faire venir ici...

BAISEMEAUX

Marchiali. (Sonnant.) Dites au chef des geôliers de me faire venir le deuxième Berthaudière.

ARAMIS

Mon cher gouverneur, excusez-moi, mais vous parlez une langue pour laquelle il faut un certain apprentissage.

BAISEMEAUX

C'est vrai, pardon : *deuxième Berthaudière*, voyez-vous, veut dire celui qui occupe le deuxième étage de la tour de la Berthaudière. Une fois à la Bastille, on n'a plus de nom ; on cesse d'être un homme, on devient un numéro.

ARAMIS

Je vais voir quelque malheureux... mourant, quelque ombre, quelque spectre ?...

BAISEMEAUX

Non pas, un jeune homme, un gaillard se portant comme le pont Neuf !

ARAMIS

Et à combien est-il, celui-là.

BAISEMEAUX

C'est un quinze livres.

ARAMIS

Ah ! ah ! un quinze livres ! Et pourquoi cette magnificence ?

BAISEMEAUX

Voilà où l'on voit éclater la bonté du roi.

ARAMIS

Du roi ?

BAISEMEAUX

Je veux dire de M. le cardinal. « Ce malheureux, s'est dit M. de Mazarin, est destiné à rester toujours en prison... »

ARAMIS

Pourquoi, toujours ?

BAISEMEAUX

Il me semble que, le crime étant éternel, le châtement doit être...

ARAMIS

Éternel ?

BAISEMEAUX

Sans doute ; car, à moins d'avoir le bonheur d'attraper la petite vérole, ce qui n'est pas probable, à la Bastille, attendu que l'air y est excellent...

ARAMIS

Ainsi, ce malheureux doit souffrir sans trêve, sans fin ?...

BAISEMEAUX

Souffrir ! Un quinze livres ne souffre pas !

ARAMIS

Chut ! J'entends des pas.

BAISEMEAUX

C'est lui qu'on amène. (Aramis se lève et se découvre.) Eh bien, que faites-vous ?

ARAMIS

C'est juste. (À lui-même.) Je me trahis !...

Scène IV

Les mêmes, Marchiali.

ARAMIS, regardant attentivement Marchiali

Mon Dieu, mon Dieu !

BAISEMEAUX, aux geôliers

Laissez-moi seul avec le prisonnier, j'ai quelques questions à lui faire. (À Marchiali.) Il y a longtemps que je ne vous avais vu, monsieur.

MARCHIALI

C'est vrai.

BAISEMEAUX

Vous avez bonne mine, et il me semble que cela va bien ?

MARCHIALI

Très-bien, monsieur.

BAISEMEAUX, à Aramis

Qu'en dites-vous ?

ARAMIS

Incroyable !... Puis-je lui parler, lui adresser des questions ?

BAISEMEAUX

Sans doute.

ARAMIS

Vous ne vous ennuyez donc pas, mon... monsieur ?

MARCHIALI

Jamais.

ARAMIS, à Baisemeaux

Puis-je lui demander s'il sait pourquoi il est ici ?

BAISEMEAUX

Vous avez entendu, Marchiali : monsieur me charge de vous demander si vous connaissez la cause de votre détention ?

MARCHIALI

Non, monsieur, je ne la connais pas.

ARAMIS

Impossible ! Si vous ne connaissiez pas la cause de votre détention, vous seriez furieux.

MARCHIALI

Je l'ai été pendant les premiers jours.

ARAMIS

Pourquoi ne l'êtes-vous plus ?

MARCHIALI

Parce que j'ai réfléchi.

ARAMIS

À quoi ?

MARCHIALI

J'ai réfléchi que, n'ayant commis aucun crime, Dieu ne pouvait me châtier.

ARAMIS

À vous entendre, monsieur, à voir votre résignation, on serait tenté de croire que vous aimez la prison.

MARCHIALI

Je la supporte.

ARAMIS

Dans la certitude d'être libre un jour ?

MARCHIALI

Je n'en ai pas la certitude, j'en ai l'espoir, voilà tout ; seulement, chaque jour, cet espoir se perd.

ARAMIS

Mais enfin, pourquoi ne redeviendriez-vous pas libre, puisque vous l'avez été déjà, autrefois ?

MARCHIALI

C'est justement parce que j'ai été libre autrefois que je désespère de le redevenir. Pourquoi m'eût-on emprisonné si l'on avait eu l'intention de me faire libre plus tard ?

BAISEMEAUX, qui écoute tout en écrivant

Vous voyez, cela raisonne.

ARAMIS

Quel âge avez-vous ?

MARCHIALI

Je n'en sais rien.

ARAMIS

Quel nom portiez-vous autrefois ?

MARCHIALI

Je l'ai oublié.

ARAMIS

Vous souvenez-vous de vos parents ?

MARCHIALI

Je ne les ai jamais connus.

ARAMIS

Mais ceux qui vous ont élevé ?

MARCHIALI

Ne m'appelaient pas leur fils.

ARAMIS

Aimiez-vous quelqu'un avant de venir ici ?

MARCHIALI

J'aimais ma nourrice, mes fleurs, mes oiseaux.

ARAMIS

Est-ce tout ?

MARCHIALI

J'aimais aussi mon valet.

ARAMIS

Vous regrettez cette nourrice et ce valet ?

MARCHIALI

J'ai beaucoup pleuré quand ils sont morts.

ARAMIS

Sont-ils morts depuis que vous êtes ici ?

MARCHIALI

Ils sont morts la veille du jour où l'on m'a enlevé.

ARAMIS

Tous deux, le même jour ?

MARCHIALI

Tous deux, le même jour.

ARAMIS

Et comment vous enleva-t-on ?

MARCHIALI

Un homme vint me chercher, me fit monter dans un carrosse fermé, et m'amena ici.

ARAMIS

Cet homme, le reconnaîtriez-vous ?

MARCHIALI

Il avait un masque.

BAISEMEAUX, à Aramis

N'est-ce pas que l'histoire est extraordinaire ?

ARAMIS

On ne peut davantage !

BAISEMEAUX

Mais ce qu'il y a de plus extraordinaire encore, c'est qu'il ne m'en a jamais dit autant qu'à vous.

ARAMIS

Peut-être cela tient-il à ce que vous ne l'avez jamais questionné.

BAISEMEAUX

Cet possible ; je ne suis pas curieux.

ARAMIS, à Marchiali

Ne vous rappelez-vous pas avoir été visité par quelque étranger ou quelque étrangère ?

MARCHIALI

Trois fois par une dame qui s'arrêta en carrosse à la porte et entra couverte d'un voile qu'elle ne leva que lorsque nous fûmes enfermés et seuls.

ARAMIS

Vous vous rappelez cette dame ?

MARCHIALI

Oui.

ARAMIS

Que vous disait-elle ?

MARCHIALI

Elle me demandait ce que vous me demandez : si j'étais heureux et si je m'ennuyais.

ARAMIS

Et lorsqu'elle arrivait ou partait ?

MARCHIALI

Elle m'embrassait, elle me pressait contre son cœur, me serrait entre ses bras...

ARAMIS

Vous vous rappelez les traits de son visage ?

MARCHIALI

Oui.

ARAMIS

Et vous la reconnaîtriez si le hasard l'amenait devant vous ou vous conduisait à elle ?

MARCHIALI

Je la reconnaîtrais.

BAISEMEAUX, à Aramis

Eh bien, avez-vous vu tout ce que vous vouliez voir ?

ARAMIS

Tout.

BAISEMEAUX

Avais-je exagéré la ressemblance ?

ARAMIS

Vous étiez resté au-dessous de la réalité.

BAISEMEAUX

Me croirez-vous, une autre fois ?

ARAMIS

Sur parole. (À Marchiali.) Maintenant, monsieur, il reste à M. le gouverneur et à moi le regret de vous avoir dérangé.

BAISEMEAUX

Allons donc !

MARCHIALI

Vous ne m'avez pas dérangé, monsieur, et cela m'a fait grand plaisir de traverser la cour : c'est si bon, l'air ! (Il soupire.)

BAISEMEAUX, allant ouvrir la porte

Reconduisez le prisonnier.

(Les geôliers rentrent et emmènent Marchiali, qui salue ; Baisemeaux lui rend légèrement son salut ; Aramis, au contraire, le salue très-bas.)

Scène IV

Baisemeaux, Aramis.

BAISEMEAUX

Eh bien, que dites-vous de tout cela ?

ARAMIS

Je dis que c'est extraordinaire et incompréhensible !... Maintenant, mon cher gouverneur, revenons à nos petits arrangements. Voici vos dernières cinquante mille livres.

BAISEMEAUX

Cent fois merci, monsieur d'Herblay ! Quel terme m'accordez-vous pour le remboursement ? Fixez vous-même.

ARAMIS

Eh ! mon Dieu, ne prenez pas de temps ; faites-moi une reconnaissance pure et simple de cent cinquante mille livres.

BAISEMEAUX

Exigibles ?

ARAMIS

À ma volonté ; mais, vous comprenez, je ne voudrai que quand vous voudrez vous-même.

BAISEMEAUX, écrivant

Je vous avais donné deux reçus.

ARAMIS

Les voici : je les déchire...

(Il lit par-dessus l'épaule du gouverneur.)

BAISEMEAUX

Est-ce cela ?... Lisez !

ARAMIS

Allons donc : lire après vous ! (Il met l'obligation dans sa poche. – À part.) Il était indispensable d'avoir pour débiteur et pour obligé le gouverneur de la Bastille. (Haut.) À propos, vous devez avoir ici un jeune prisonnier... j'oubliais ce pauvre diable.

BAISEMEAUX

Un jeune prisonnier !

ARAMIS

Oui, à peu près de l'âge de Marchiali.

BAISEMEAUX

Vous l'appellez ?

ARAMIS

Seldon.

BAISEMEAUX

Ah ! oui, un poète ! Il est ici pour avoir fait deux vers contre je ne sais qui.

ARAMIS

On me l'a recommandé ; vous ne m'en voudrez pas si, un jour, j'obtiens sa grâce et vous l'enlève ?

BAISEMEAUX

Un trois livres ? Ah ! pardieu ! vous êtes bien le maître. Ceux-là, je vous l'ai dit, me coûtent plus qu'ils ne me rapportent.

ARAMIS

Au reste, je ne sais pas si je réussirai.

BAISEMEAUX

Oh ! vous avez le bras long et la main large... Au revoir !

ARAMIS

Adieu, mon cher gouverneur ! (À part.) Madame de Chevreuse m'avait dit la vérité ; cela ne lui arrivait pas souvent ! Marchiali est le frère du roi !

QUATRIÈME TABLEAU

À Fontainebleau : une salle du palais.

Scène première

Aramis, Fouquet.

ARAMIS

Ainsi, mon cher surintendant, vous allez me présenter au roi ?

FOUQUET

L'audience que j'ai demandée à Sa Majesté ce matin n'a pas d'autre but... Mais où est Porthos ? car je veux aussi le présenter au roi... C'était, je crois, son rêve d'être présenté, et puisqu'il est des nôtres... Mais je ne le vois pas...

ARAMIS

Il achève sa toilette !... La toilette de Porthos, c'est toute une affaire !

FOUQUET

Aramis ! Porthos !... avec de tels amis, que ne pourrait-on entreprendre ?... Ah ! si nous avions avec nous d'Artagnan et Athos !...

ARAMIS

Oui, nous recommencerions les belles luttes d'autrefois, n'est-

ce pas ?... Mais il nous manque d'Artagnan, il est au roi... Quant à Athos, une circonstance particulière nous donnera peut-être son fils.

FOUQUET

Que voulez-vous dire ?

ARAMIS

Voici : Athos avait, comme vous le savez, demandé au roi, pour le vicomte de Bragelonne, la main de mademoiselle de la Vallière. Le roi a refusé son consentement à ce mariage, ou plutôt l'a ajourné. Ce n'est pas tout : il y a quelque temps, le roi a donné à M. de Bragelonne un message pour Sa Majesté Charles II. M. de Bragelonne est parti pour l'Angleterre : ce voyage, rapproché de certaines attentions que le roi semble avoir pour la Vallière, est significatif. Or, si Athos et son fils viennent à soupçonner quelque chose, qui sait ce qui adviendra de leurs sentiments de fidélité et de dévouement au roi ?... À ce propos, avez-vous envoyé à mademoiselle de la Vallière le billet que je vous avais conseillé de lui écrire ?...

FOUQUET

À mademoiselle de la Vallière ?

ARAMIS

Oui, vous êtes-vous déclaré son serviteur zélé... que dis-je ! son adorateur ?

FOUQUET

Bon ! je me rappelle maintenant ce que vous m'avez conseillé à ce sujet ; mais, en vérité, est-ce sérieux ?

ARAMIS

Très-sérieux.

FOUQUET

Quelle utilité trouvez-vous à ce que je m'occupe de mademoiselle de la Vallière ?

ARAMIS

Quelle utilité ?... Une très-grande !... Croyez-moi, faites-vous une amie de mademoiselle de la Vallière ; pour vous, c'est chose facile !... votre signature au bas d'un tendre billet vaut un million.

FOUQUET

De l'argent... encore !...

ARAMIS

N'allez-vous pas vous mettre martel en tête pour un million de plus ou de moins ?

FOUQUET

Mais songez donc qu'on m'épuise ici !... J'étais puissant par l'argent, c'est par l'argent que l'on cherche à m'abattre ! Si vous saviez à quel prix je me suis procuré les dernières sommes que j'ai versées à la caisse du roi !

ARAMIS

Il faut cependant que vous résistiez jusqu'au bout... Encore quelques sacrifices, et vous serez récompensé au delà de tout ce que vous pouvez rêver de plus exagéré et de plus fou.

FOUQUET

En vérité, mon cher d'Herblay, votre confiance m'épouvante encore plus que la haine de mes ennemis.

ARAMIS

Bah !

FOUQUET

Ah çà ! qui êtes-vous ?

ARAMIS

Vous me connaissez, ce me semble.

FOUQUET

Je me trompe : alors, que voulez-vous ?

ARAMIS

Ce que je veux ? Je veux, sur le trône de France, un roi qui soit dévoué à M. Fouquet... et je veux que M. Fouquet me soit dévoué.

FOUQUET

Oh ! quant à vous appartenir, je vous appartiens bien ; mais, croyez-le, mon cher d'Herblay, vous vous faites illusion.

ARAMIS

En quoi ?

FOUQUET

Jamais le roi ne me sera dévoué.

ARAMIS

Je ne vous ai pas dit que le roi vous serait dévoué.

FOUQUET

Mais si, au contraire, vous venez de le dire.

ARAMIS

Je n'ai pas dit *le* roi. J'ai dit *un* roi.

FOUQUET

N'est-ce pas la même chose ?

ARAMIS

C'est fort différent !

FOUQUET

Je ne comprends pas.

ARAMIS

Supposez que ce roi soit un autre homme que Louis XIV.

FOUQUET

Un autre homme ?

ARAMIS

Oui, qui tienne tout de vous.

FOUQUET

Impossible.

ARAMIS

Même son trône.

FOUQUET

Oh ! vous êtes fou ! Il n'y a pas d'autre homme que le roi Louis XIV qui puisse s'asseoir sur le trône de France. Je n'en vois pas un seul.

ARAMIS

J'en vois un, moi !

FOUQUET

À moins que ce ne soit Monsieur ; mais Monsieur...

ARAMIS

Oh ! ce n'est pas Monsieur !

FOUQUET

Alors, comment voulez-vous qu'un prince qui ne serait pas de la race ; comment voulez-vous qu'un prince qui n'aurait aucun droit... ?

ARAMIS, l'interrompant

Soyez tranquille ! mon roi, à moi, ou plutôt votre roi, à vous, sera tout ce qu'il faut qu'il soit...

FOUQUET

Prenez garde, prenez garde, Aramis ! vous me donnez le frisson, vous me donnez le vertige.

ARAMIS

Vous avez le frisson et le vertige à peu de frais.

FOUQUET

Encore une fois, vous m'épouvantez !... Vous riez ?

ARAMIS

Le jour venu, vous rirez comme moi ; je dois maintenant être seul à rire.

FOUQUET

Mais expliquez-vous !

ARAMIS

Plus tard... En attendant, ne craignez rien... Écrivez votre billet, et faites-le parvenir bien vite à la Vallière ; avez-vous pour cela quelqu'un de sûr ?

FOUQUET

J'ai Toby, mon valet de confiance. (Entrent quelques seigneurs.)

ARAMIS

Bien !

L'HUISSIER

Le roi !

FOUQUET

Le roi !... Et Porthos... Porthos, où est-il ?

D'ARTAGNAN, entrant

Le voici, je vous l'amène.

ARAMIS, lui serrant la main

D'Artagnan !...

PORTHOS, essoufflé

Excusez-moi !... il paraît que je suis en retard... mais vous comprenez... ma toilette !

ARAMIS

Vous êtes beau comme un soleil !

Scène II

Les mêmes, le roi.

LE ROI, à Fouquet

Ah ! c'est vous, monsieur Fouquet, soyez le bienvenu !...

FOUQUET

Votre Majesté me comble, et, puisqu'elle est si bonne pour moi, me permet-elle de lui rappeler une promesse d'audience qu'elle m'avait faite ?

LE ROI

Oui, pour deux de vos amis ; je m'en souviens.

FOUQUET

L'heure est peut-être mal choisie, sire ; mais...

LE ROI

Du tout... du tout. Où sont vos amis ?

FOUQUET

Là, sire !

LE ROI

Qu'ils s'approchent.

(Aramis s'approche, salue et attend. – Porthos vient derrière lui.)

FOUQUET, présentant Aramis

M. d'Herblay, sire !

LE ROI

Vous avez désiré m'être présenté, monsieur ?

ARAMIS

Je n'eusse jamais ambitionné un pareil honneur si je n'y eusse été encouragé par mon protecteur M. Fouquet. (À part, regardant le roi, tandis que celui-ci va à Porthos.) C'est cela... il est impossible de douter.

FOUQUET, présentant Porthos

M. le baron du Vallon...

PORTHOS, bas, à Fouquet

De Bracieux de Pierrefonds !

FOUQUET

Il y a longtemps que j'eusse demandé pour lui l'honneur d'être présenté ; mais certains hommes ressemblent aux étoiles ; ils ne vont pas sans le cortège de leurs amis ; la pléiade ne se désunit pas. Voilà pourquoi je suis heureux de trouver justement, pour vous présenter M. du Vallon et M. d'Herblay, le moment où M. d'Artagnan est près de Votre Majesté.

LE ROI, regardant d'Artagnan

Ces messieurs sont vos amis ?

D'ARTAGNAN

Oui, sire ! (Leur prenant la main.) Mes compagnons aux mousquetaires... M. d'Herblay et M. du Vallon, qui, avec M. de la Fère et moi, ont, pendant vingt ans, formé ce quadrille dont beaucoup ont parlé sous le feu roi et sous la régence.

LE ROI

Eh bien, messieurs, que puis-je faire pour vous ? J'aime à récompenser les serviteurs du roi mon père.

PORTHOS

Sire... sire... sire...

LE ROI, à Aramis

Voyons, monsieur d'Herblay.

ARAMIS

Sire, il ne me reste rien à désirer, rien à demander, maintenant que j'ai eu l'honneur d'être présenté à Votre Majesté... (à part) et de constater cette parfaite ressemblance avec Marchiali.

LE ROI, à Porthos

Et vous, monsieur du Vallon ?

D'ARTAGNAN

Sire, ce brave gentilhomme est interdit par la dignité de votre personne ; lui qui a soutenu le feu de mille ennemis ne peut soutenir celui de votre regard ; mais je sais ce qu'il pense, et moi,

plus habitué que lui à regarder le soleil, je vais vous dire sa pensée, sire. À son tour, il ne désire rien, ne veut rien, que contempler Votre Majesté pendant cette soirée.

LE ROI

Vous soupez avec moi, messieurs. Monsieur Fouquet, vous en êtes.

TOUS

Sire...

PORTHOS, à d'Artagnan

Vous vous mettez près de moi à table, d'Artagnan ?

D'ARTAGNAN

Oui, mon ami.

PORTHOS

À propos, le roi aime-t-il que l'on mange beaucoup ?

D'ARTAGNAN

C'est le flatter, cher Porthos, car il possède un royal appétit.

PORTHOS

Vous m'enchantez, j'ai très-faim ce soir.

(Le roi, accompagné de Fouquet, passe devant les groupes de gentilshommes qui sont entrés avant lui ou à sa suite.)

ARAMIS, à d'Artagnan

Ce cher d'Artagnan ! Savez-vous que vous êtes un homme unique pour faire l'éloge de vos amis ?

D'ARTAGNAN

De *mes* amis ! Vous appuyez sur le mot d'une singulière façon.

ARAMIS

Vous m'aimez toujours, mon cher d'Artagnan ?

D'ARTAGNAN

Certes...

ARAMIS

Eh bien, alors, causons comme au bon temps.

D'ARTAGNAN

J'écoute.

ARAMIS

Voulez-vous devenir maréchal de France, duc, pair, avoir un million ?

D'ARTAGNAN

Pour obtenir tout cela, que faut-il faire ? Voyons !

ARAMIS

Être l'homme de M. Fouquet, mon ami.

D'ARTAGNAN

Impossible, je suis l'homme du roi.

ARAMIS

Pas exclusivement ?

D'ARTAGNAN

D'Artagnan n'est qu'un...

ARAMIS

Mais vous avez de l'ambition comme un grand cœur que vous êtes ?

D'ARTAGNAN

Oui.

ARAMIS

Eh bien ?

D'ARTAGNAN

Je désire être maréchal : le roi me nommera maréchal. Je désire être duc et pair : le roi me fera tout cela. Est-ce que le roi n'est pas le maître ?

ARAMIS

Personne ne le conteste. Mais Louis XIII aussi était le maître sous Richelieu.

D'ARTAGNAN

Oui, mais Louis XIII n'avait pas pour capitaine général de ses mousquetaires M. d'Artagnan.

ARAMIS

Autour du roi, il y a bien des pierres d'achoppement.

D'ARTAGNAN

Tenez, Aramis, je vois que tout le monde ici pense à soi, et personne à ce jeune prince ; je me soutiendrai en le soutenant.

ARAMIS

Bon ! et l'ingratitude ?

D'ARTAGNAN

Les faibles seuls en ont peur.

ARAMIS

Mais si le roi n'a plus besoin de vous ?

D'ARTAGNAN

Au contraire, mon ami ; d'ici à peu de temps, il en aura plus besoin que jamais. S'il fallait arrêter un autre Vendôme, un nouveau Condé, qui l'arrêterait ? (Il frappe sur son épée.) Ceci !

ARAMIS

Vous avez raison. Votre main, d'Artagnan !

D'ARTAGNAN

La voilà.

ARAMIS

Je la serre de tout mon cœur, car c'est une main inflexible, mais loyale à ses amis et à ses ennemis.

L'HUISSIER

La table du roi !

ARAMIS

Dieu vous garde, monsieur le capitaine général des mousquetaires !

D'ARTAGNAN

Dieu vous garde, monsieur le chevalier d'Herblay !

ARAMIS, à part

Allons, d'Artagnan n'est pas pour nous... mais, heureusement, il nous reste Athos... et Marchiali !

D'ARTAGNAN

Voilà les situations nettement dessinées.

LE ROI

Messieurs, prenez place !... Le chapeau, messieurs !

(Tout le monde se couvre ; le roi reste seul découvert.)

PORTHOS

Comment, le chapeau ?

D'ARTAGNAN

C'est la règle : à table, le roi seul reste découvert.

(Le roi commence à manger.)

PORTHOS, à d'Artagnan

Il me semble que l'on peut aller, et que Sa Majesté encourage ?...

D'ARTAGNAN

Parbleu ! Seulement, arrangez-vous de façon à ce que, si par hasard le roi vous adressait la parole, il ne vous prenne pas la bouche pleine.

PORTHOS

Pourquoi ?

D'ARTAGNAN

Parce que ce serait disgracieux.

PORTHOS

Le bon moyen alors, c'est de ne pas souper du tout ; cependant j'ai faim, et tout cela a des odeurs réjouissantes, qui sollicitent à la fois mon odorat et mon appétit.

D'ARTAGNAN

N'allez pas vous aviser de ne pas manger, vous fâcheriez le roi. Le roi n'aime pas que l'on fasse petite bouche à sa table.

PORTHOS

Mais comment éviter d'avoir la bouche pleine quand on mange ?

D'ARTAGNAN

Il s'agit simplement d'avaler quand le roi vous adresse la parole.

PORTHOS

Oh ! s'il ne s'agit que d'avaler...

LE ROI

Monsieur du Vallon ?

PORTHOS, avalant

Sire...

LE ROI

Que l'on passe à M. du Vallon ces filets d'agneau. Aimez-

vous les viandes jaunes, monsieur du Vallon ?

PORTHOS

Sire, j'aime tout.

D'ARTAGNAN, lui soufflant

Tout ce que m'envoie Votre Majesté.

PORTHOS, répétant

Tout ce que m'envoie Votre Majesté. (Il fait glisser un quartier d'agneau sur son assiette.)

LE ROI

Eh bien ?

PORTHOS

Exquis, sire !

LE ROI

At-t-on d'aussi fins moutons dans votre province, monsieur du Vallon ?

PORTHOS

Sire, je crois que, dans ma province comme partout, ce qu'il y a de meilleur est d'abord au roi ; mais ensuite, je ne mange pas le mouton de la même façon que Votre Majesté.

LE ROI

Et comment le mangez-vous ?

PORTHOS

D'ordinaire, sire, je fais accommoder un agneau tout entier.

LE ROI

Ah ! ah ! tout entier ?

PORTHOS

Oui, sire.

LE ROI

Et de quelle façon ?

PORTHOS

Voici... Mon cuisinier... le drôle est Allemand, sire ; mon cuisinier bourre l'agneau en question de petites saucisses qu'il fait venir d'une ville d'Alsace nommée Strasbourg, d'andouillettes qu'il fait venir de Troyes, de truffes qu'il fait venir du Périgord, et de mauviettes qu'il fait venir de Pithiviers ; puis il désosse

l'agneau comme il ferait d'une volaille, en lui laissant la peau dont il a eu le soin d'extraire la laine, et qui lui fait autour du corps une croûte rissolée... Il en résulte que, quand on le coupe par belles tranches, comme on ferait d'un énorme saucisson, il en sort un jus tout rose qui est à la fois agréable à l'œil et exquis au palais.

LE ROI

Et vous le mangez ?...

PORTHOS

Entier ; oui, sire.

LE ROI

Passez ces perdreaux à M. du Vallon, c'est un amateur. Monsieur du Vallon, je n'oublierai pas votre agneau ! Et cela n'est pas trop gras ?

PORTHOS

Non, sire ; les graisses tombent en même temps que le jus... c'est vrai ; mais elles surnagent ; alors mon écuyer tranchant les enlève avec une cuiller d'argent que j'ai fait faire exprès.

LE ROI

Vous avez un bel appétit, et vous faites un bon convive, monsieur du Vallon.

PORTHOS

Ah ! par ma foi, sire, si Votre Majesté venait jamais à Pierrefonds, nous mangerions bien chacun notre agneau, car vous me faites l'effet d'avoir, de votre côté, un joli appétit.

D'ARTAGNAN, à demi-voix

Porthos ! Porthos !

PORTHOS

Eh bien, quoi ?

D'ARTAGNAN

Rien, mon ami.

LE ROI

Tâtez-vous de ces crèmes, monsieur du Vallon ?

PORTHOS

Sire, Votre Majesté me traite trop bien pour que je ne lui dise

pas la vérité tout entière.

LE ROI

Dites, monsieur du Vallon, dites !

PORTHOS

Eh bien, sire, en fait de sucreries, je ne connais que les pâtes, et encore faut-il qu'elles soient bien compactes. Toutes ces mousses m'enflent l'estomac et tiennent une place qui m'est trop précieuse pour la si mal occuper.

LE ROI, soupirant et montrant Porthos

Ah ! messieurs, regardez et admirez ! Voilà un vrai modèle de gastronomie. Ainsi mangeaient nos pères, qui savaient si bien manger. Nous ne mangeons plus, nous picorons ! Donnez de mon vin à M. du Vallon.

D'ARTAGNAN

Mon ami, le roi vous fait la plus grande grâce qu'il puisse vous faire : il vous envoie de son vin.

PORTHOS

Et moi, je ne le reçois que pour boire à la santé du roi...

(Il se lève.)

LE ROI, aux convives qui attendent

Allons, messieurs, j'accepte le toast.

PORTHOS, D'ARTAGNAN, ARAMIS, FOUQUET,
levant leurs verres

Au roi !

D'ARTAGNAN

Porthos, si vous pouvez seulement avaler la moitié de cette hure de sanglier, je vous vois duc et pair avant un an.

PORTHOS

Tout à l'heure, je m'y mettrai.

LE ROI, à demi-voix

Messieurs, il est impossible qu'un gentilhomme qui soupe si bien, et avec de si belles dents, ne soit pas le plus honnête homme de mon royaume.

D'ARTAGNAN

Vous entendez, Porthos ?

PORTHOS

Oui, je crois que j'ai un peu de faveur.

D'ARTAGNAN

Un peu de faveur !... Vous avez le vent en poupe, mon ami.

LE ROI

Monsieur Fouquet !

FOUQUET

Sire !...

LE ROI

Monsieur du Vallon, en m'invitant tout à l'heure si gracieusement à venir manger un agneau avec lui à Pierrefonds, a éveillé en moi un désir que j'ai toujours eu.

FOUQUET

Lequel, sire ?

LE ROI

Celui de recevoir une invitation pour votre prochaine fête de Vaux.

FOUQUET

Pour ma prochaine fête ?

LE ROI

On dit que vous donnez tous les mois des fêtes magnifiques. Pourquoi ne m'en avez-vous jamais parlé ?

FOUQUET

Sire, comment espérer que Votre Majesté descendrait des hautes régions où elle vit jusqu'à ce point d'honorer ma demeure de sa présence royale ?

PORTHOS, à d'Artagnan

J'en suis à la hure.

D'ARTAGNAN

Eh bien, attaquez !

LE ROI

Excuse, monsieur Fouquet, excuse !

FOUQUET

Je n'ai pas parlé à Sa Majesté de mes fêtes parce que je craignais un refus.

LE ROI

Et qui vous faisait craindre ce refus ?

FOUQUET

L'immense désir que j'avais de voir le roi accepter.

LE ROI

Eh bien, monsieur Fouquet, je veux vous donner un témoignage public de ma bienveillance. Je fais plus que d'accepter une invitation chez vous : je m'invite.

FOUQUET

Merci, mon roi.

LE ROI

On dit des merveilles de votre château de Vaux... Cela vous rendra-t-il fier, monsieur Fouquet, que je roi soit jaloux de vous ?

FOUQUET

Fier et heureux, sire, puisque, le jour où le roi sera jaloux de mon château, j'aurai à offrir à mon roi quelque chose digne de lui.

LE ROI

Eh bien, monsieur Fouquet, préparez votre fête, et ouvrez toutes les portes de votre château.

(On serre la main à Fouquet.)

PORTHOS

Dites donc, d'Artagnan ?

D'ARTAGNAN

Quoi ?

PORTHOS

Il me semble que Sa Majesté ne fait plus attention à moi ?

D'ARTAGNAN

Que voulez-vous, mon ami ! *Sic transit gloria mundi !*

PORTHOS

Alors, je vais continuer pour moi seul.

FOUQUET, à Aramis

Mon cher d'Herblay, cette fête, c'est ma ruine.

ARAMIS

Non, puisque je suis là... Et n'ai-je pas derrière moi un parti

riche et puissant qui a intérêt à vous soutenir où vous êtes ? Ne craignez rien, et n'oubliez pas votre lettre à la Vallière...

FOUQUET, appelant

Toby !

TOBY, paraissant

Monsieur le surintendant...

FOUQUET

Venez... j'ai à vous confier un message d'importance.

Scène III

Les mêmes, madame Henriette, de Vardes,
Louise de la Vallière, Aure de Montalais,
Athénais de Tonnay-Charente, dames.

L' HUISSIER, annonçant

Son Altesse royale Madame !

(Entrée de Madame, accompagnée de de Vardes.)

DE VARDES, bas, à Madame

Madame, suivant vos instructions, M. le comte de la Fère attend le moment de se présenter devant Sa Majesté.

MADAME

Vous irez chercher M. de la Fère dès que mon projet aura réussi.

LE ROI, bas, à Saint-Aignan

Oh ! Saint-Aignan, vois donc comme mademoiselle de la Vallière est charmante.

SAINT-AIGNAN

Sire, faites attention à Madame.

LE ROI

Eh ! que m'importe Madame !

MADAME, à ses demoiselles d'honneur

Mesdemoiselles, veuillez ne point oublier ce dont nous sommes convenues au sujet de l'incident du chêne royal... Sa Majesté est persuadée qu'on ignorait sa présence.

LOUISE

Ah ! madame, je vous jure que c'est la vérité !...

MADAME

Soit !... mais je prétends, je prétends, entendez-vous bien ? que Sa Majesté revienne sur cette pensée... et, pour cela, il faut faire ce que j'exige, il faut soutenir hardiment que vous saviez parfaitement, toutes les trois, la présence du roi et celle de M. de Saint-Aignan derrière le chêne.

LOUISE

Mais, madame, c'est se jouer du roi... c'est mentir !...

MADAME

Si mademoiselle de la Baume le Blanc de la Vallière ne veut pas mentir, elle trouvera bon que je la renvoie à ses vallons de la Touraine ou du Blaisois ; là-bas, elle pourra, tout à son aise, faire du sentiment et de la bergerie ! (À part.) Et, grâce aux mesures que j'ai prises, cela ne tardera pas. (Au roi, qui revient du fond.) Avec la permission de Votre Majesté, nous avons une surprise dont nous souhaitons régaler le roi.

LE ROI

Une surprise !

MADAME

Oui, sire, un récit... Oh ! il sera court et intéressant.

LE ROI

Voyons le récit.

MADAME

Il s'agit d'une petite naïade que j'ai eu l'occasion d'écouter tout récemment dans la forêt, non loin d'un chêne... qui s'appelle, je crois, le chêne royal... n'est-ce pas, monsieur de Saint-Aignan ?

SAINT-AGNAN

Mais, madame...

DE VARDES, bas

Bien, madame, bien.

MADAME

« Figurez-vous, princesse, me dit la naïade, que les rives de mon ruisseau viennent d'être témoins d'un spectacle des plus amusants : deux bergers, curieux jusqu'à l'indiscrétion, se sont

fait mystifier d'une façon réjouissante par trois nymphes ou trois bergères... »

LE ROI, à part, avec colère

Mystifier !...

SAINT-AIGNAN, à part

Ah ! mon Dieu !

MADAME

« Les deux bergers, poursuivit ma petite naïade en riant toujours, suivaient la trace des demoiselles... Mais les bergères avaient vu Tyrcis et Amyntas se glisser dans le bois ; et, la lune aidant, elles les avaient reconnus à travers les quinconces... »

LE ROI, à part

On m'avait reconnu !

SAINT-AIGNAN

Ah ! mon Dieu ! ah ! mon Dieu !

DE VARDES, bas

Courage, madame !

MADAME

« Les bergères, voyant l'indiscrétion des bergers, s'allèrent asseoir au pied du chêne royal, et, lorsqu'elles sentirent leurs écouteurs à portée de ne pas perdre un mot de ce qui allait se dire, elles leur adressèrent innocemment, le plus innocemment du monde, une déclaration incendiaire, dont l'amour-propre naturel à tous les hommes fit paraître aux deux auditeurs les termes doux comme des rayons de miel ! »

LE ROI, se levant

Ah ! voilà, sur ma parole, une plaisanterie charmante, et racontée par vous, madame, d'une façon non moins charmante ; mais, réellement, bien réellement, avez-vous compris la langue des naïades ?

MADAME

Sire, comme je craignais, en effet, d'avoir mal entendu, je fis venir mesdemoiselles de Montalais, de Tonnay-Charente et de la Vallière, priant ma naïade de me refaire son récit... Elle obéit, et je vous affirme qu'il n'y a aucun doute à conserver. N'est-ce pas,

mesdemoiselles, n'est-ce pas que la naïade a parlé absolument comme je raconte, et que je n'ai, en aucune façon, failli à la vérité ?... Mademoiselle de Tonnay-Charente, est-ce vrai ?

ATHÉNAÏS

La vérité pure.

MADAME

Est-ce vrai, mademoiselle de Montalais ?

AURE

Oh ! absolument, madame.

MADAME

Et vous, la Vallière ?

LOUISE

Oui...

LE ROI, à part

Elle aussi ! elle ne m'aimait pas !... C'était une indigne comédie !

DE VARDES, bas, à Madame

Vous triomphez !

MADAME

Monsieur de Vardes, allez chercher M. le comte de la Fère. (De Vardes sort.) L'histoire de ma naïade a-t-elle plu au roi ?

LE ROI

Certes, madame, et d'autant mieux, qu'elle a été plus véridique, et que personne... personne ! ne vient contester son témoignage.

MADAME

Maintenant, sire, m'est-il permis de solliciter quelques minutes d'audience pour M. le comte de la Fère ?

LE ROI

Une audience... en ce moment ?

MADAME

Il s'agit d'une chose qui importe au plus haut point au bonheur d'un de vos meilleurs gentilshommes... et à laquelle j'attache moi-même un vif intérêt. Voici M. de la Fère.

ATHOS, présenté par de Vardes

Sire...

LE ROI, avec une sorte d'impatience

Eh bien, monsieur de la Fère, qu'y a-t-il ?

ATHOS

Le roi se souvient sans doute qu'au Louvre, j'ai eu l'honneur d'adresser à Sa Majesté une demande touchant le mariage de mon fils avec mademoiselle de la Vallière.

LE ROI, avec hésitation

Ah !... en effet... monsieur... je crois me souvenir.

ATHOS

Votre Majesté dit alors qu'elle ajournait ce mariage pour le bien de M. de Bragelonne... Aujourd'hui, mon fils est tellement malheureux, que je n'ai pu différer plus longtemps de demander une solution. Je viens de Londres avec mon fils. Madame, qui avait eu connaissance de notre arrivée, a daigné me mander auprès d'elle et me promettre son assistance. C'est à cette bonté que je dois de pouvoir parler en ce moment à Votre Majesté... Excusez mon importunité, sire... et daignez prononcer un arrêt favorable à mon fils.

LE ROI

Je n'ai point d'arrêt à prononcer... Mademoiselle de la Vallière ne fait pas partie de ma maison... Si Madame, si mademoiselle de la Vallière le veulent...

ATHOS

Votre Majesté ne s'opposerait pas ?... le roi consentirait ?...

LE ROI

Je n'ai ni opposition à faire, ni consentement à donner.

ATHOS

Enfin, Votre Majesté verrait ce mariage sans déplaisir ?

LE ROI

Oui, monsieur... Adieu, monsieur le comte de la Fère !

ATHOS, s'inclinant

Sire...

(Le roi sort en regardant la Vallière, qui est restée anéantie.)

MADAME, à Athos,
après que le roi s'est éloigné
Eh bien, monsieur de la Fère, êtes-vous satisfait ?

ATHOS

Madame, je cours instruire mon fils du bonheur qu'il vous doit, et je reviens avec lui pour mettre aux pieds de Votre Altesse royale nos respects et notre reconnaissance.

MADAME

Allez, monsieur de la Fère...

DE VARDES, bas, à Madame

Bien joué, madame !

LOUISE, soutenue par Aure et Athénaïs

Ah !... je crois que je vais mourir !...

ACTE TROISIÈME
CINQUIÈME TABLEAU

*L'appartement des demoiselles d'honneur,
au palais de Fontainebleau.*

Scène première
Colbert, la reine, suite.

LA REINE

Arrêtons-nous, monsieur Colbert...

COLBERT

Seriez-vous souffrante, madame ?

LA REINE

Oui, en effet.

COLBERT

Vous plaît-il que je fasse prévenir M. Vallot ? Il est chez madame.

LA REINE

Inutile, monsieur Colbert ; je me sens mieux, d'ailleurs, ce n'est pas de M. Vallot que doit me venir la guérison. On m'a parlé d'une femme de Bruges qui fait des cures merveilleuses, j'ai mandé cette femme à Fontainebleau, je l'attends ; mais revenons à nos affaires. Tenez, monsieur Colbert, je ne vous cacherais pas que le roi me paraît avoir de meilleures intentions à l'égard de M. Fouquet, et je pense que vous ferez bien, devant un tel exemple, de vous départir un peu de vos sentiments de haine...

COLBERT

Madame, ce n'est pas de la haine qui m'anime, c'est une conviction...

LA REINE

Une conviction ?

COLBERT

Oui, madame ; je suis convaincu que M. Fouquet, non content d'attirer à lui l'argent, comme faisait M. de Mazarin, et de priver ainsi le roi d'une partie de sa puissance, veut encore gagner tous

les amis de la vie facile et des plaisirs... Je suis convaincu que M. Fouquet empiète sur la prérogative royale, et qu'il cherche à reléguer Sa Majesté parmi les faibles et les obscurs ; et c'est parce que je suis convaincu de cela que je combats ce colosse d'orgueil... En agissant ainsi, j'ai en vue, non la satisfaction d'une haine personnelle, mais uniquement le service, le bien de l'État, et, de plus, la gloire et l'honneur de l'autorité royale.

LA REINE

Uniquement ?... Je veux vous croire, monsieur Colbert.

COLBERT

Mais vous-même, madame ?

LA REINE

Oh ! monsieur, j'avoue que moi aussi, j'ai été l'ennemie de M. le surintendant, mais c'était alors que mon fils se trouvait en tutelle, sans ressources, sans autorité ; comme mère, je souffrais ; comme reine, j'étais humiliée... l'avenir me semblait sombre, inquiétant. Aujourd'hui, mon fils ne reçoit plus les conseils, c'est-à-dire les ordres d'un Mazarin ! il est le maître, il est le roi !... Je ne tremble plus ; je ne souffre plus ; ma fierté, mon légitime orgueil se relèvent, et je puis voir sans envie briller au-dessous de la splendeur royale de Louis XIV les magnificences du surintendant Fouquet...

COLBERT, à part

N'importe ! vienne une preuve, une arme contre M. Fouquet, et je ne laisserai échapper ni l'arme ni la preuve.

UNE SUIVANTE DE LA REINE

Madame, la femme de Bruges est là ; elle attend le bon plaisir de Votre Majesté.

LA REINE

Faites-la venir...

(Elle remonte vers le fond. Pendant ce temps,
Toby entre par une porte de côté.)

TOBY, à Colbert

Monseigneur, je vous cherchais... Ce billet qu'on m'a confié ! Prenez... prenez vite !...

COLBERT, regardant le billet

Du surintendant à mademoiselle de la Vallière ! – Ah ! merci, Toby, je ne t'oublierai pas... La preuve que j'attendais, la voici !... Monsieur Fouquet, vous êtes perdu !...

Scène II

Les mêmes, un dame masquée.

LA REINE, à la dame masquée

Approchez... Qui êtes-vous ?

LA DAME

Une dame du béguinage de Bruges, et j'apporte le remède qui doit guérir Votre Majesté.

LA REINE

Vous ignorez qu'on ne parle pas aux personnes royales avec un masque sur le visage.

LA DAME

Daignez m'excuser, madame.

LA REINE

Je ne puis vous excuser ; je puis vous pardonner si vous ôtez ce masque.

LA DAME

C'est un vœu que j'ai fait, madame, de venir en aide aux personnes affligées ou souffrantes sans jamais leur laisser voir mon visage.

LA REINE

Ah !... Eh bien, parlez.

LA DAME

Quand nous serons seules.

(Sur un signe de la reine, tout le monde s'éloigne.)

LA REINE

Maintenant, parlez, madame, et puissiez-vous, comme vous venez de le dire, apporter du soulagement à mon corps.

LA DAME

Une question d'abord... Quel malheur est-il arrivé à Votre Majesté depuis vingt-trois ans ?

LA REINE

Mais... de grands malheurs ! N'ai-je pas perdu le roi ?...

LA DAME

Je ne parle pas de ces sortes de malheurs. Je veux vous demander si, depuis... la naissance du roi... l'indiscrétion d'une amie n'a point causé quelque douleur à Votre Majesté ?

LA REINE

Je ne vous comprends pas...

LA DAME

Je vais me faire comprendre : Votre Majesté se souvient que le roi est né le 8 septembre 1638, à onze heures un quart...

LA REINE

Tout le monde sait cela comme vous et moi.

LA DAME

J'arrive, madame, à ce que peu de personnes savent, puisque le secret a été assuré par la mort des principaux participants...

LA REINE, attentive

Continuez...

LA DAME

Il était huit heures ; le roi soupait d'un grand cœur ; ce n'était que joie autour de lui. Tout à coup, Votre Majesté poussa un cri perçant, et la sage-femme Péronne reparut à son chevet. Les médecins dînaient dans une salle éloignée. Le palais, désert à force d'être envahi, n'avait plus ni consigne ni gardes. La sage-femme, après avoir examiné l'état de Votre Majesté, se récria, et, vous prenant en ses bras, éplorée, folle de douleur, envoya Laporte pour prévenir le roi que Sa Majesté la reine voulait le voir dans sa chambre ; le roi arriva au moment où dame Péronne lui tendait un second prince, beau et fort comme le premier, en lui disant : « Sire, Dieu ne veut pas que le royaume de France tombe en quenouille ! » Le roi eut d'abord un mouvement de joie, puis il réfléchit que deux fils égaux en droits, égaux en prétentions, c'était la guerre civile, c'était l'anarchie, et alors...

LA REINE, avec agitation

Alors ?...

LA DAME

Alors, n'ayant besoin que du premier né, on cacha le second à la France... on le cacha au monde entier !

LA REINE

Vous en savez trop, puisque vous touchez aux secrets d'État !... Quant aux amis de qui vous tenez ce secret, ce sont de lâches et de faux amis... Maintenant, à bas ce masque ! ou je vous fais arrêter par mon capitaine des gardes... Oh !... ce secret ne me fait pas peur ! vous me le rendrez ! il se glacera dans votre sein ! ni ce secret ni votre vie ne vous appartiennent plus à partir de ce moment !

LA DAME

Madame, apprenez à connaître la discrétion de vos amis abandonnés.

(Elle ôte son masque.)

LA REINE

Madame de Chevreuse !

LA DAME

La seule confidente du secret de Votre Majesté.

LA REINE

Ah ! pardon, duchesse... Hélas ! c'est tuer ses amis que de se jouer avec leurs chagrins mortels.

LA DUCHESSE

Vous pleurez ! Que vous êtes jeune encore !

LA REINE

Ainsi, vous êtes venue... vous... vous !...

LA DUCHESSE

Oui, madame, je suis venue malgré l'ordre qui me condamne à l'exil ; je suis venue parce que je vieillis, parce que je me sens malade, et que je voulais, avant de mourir, remettre à Votre Majesté certain papier dangereux... pour elle.

LA REINE

Un papier dangereux ?...

LA DUCHESSE

Oui... C'est ce billet... daté du mardi 2 août 1644, où vous me

recommandez d'aller à Noisy-le-Sec pour voir ce cher malheureux enfant. Il y a cela de votre main, madame : « Cher malheureux enfant ! »

LA REINE

Oui, malheureux, bien malheureux ! quelle existence pour aboutir à une si cruelle fin !

LA DUCHESSE

Vous pensez donc qu'il est mort ?

LA REINE

Hélas ! oui : mort de consommation... mort à Noisy-le-Sec, dans les bras de son gouverneur, pauvre serviteur honnête qui n'a pas survécu longtemps !

LA DUCHESSE

Eh bien, non, madame, non, votre enfant n'est point mort à Noisy-le-Sec.

LA REINE

Que dites-vous ?

LA DUCHESSE

Je dis qu'on vous a trompée... Il a été enlevé, éloigné, caché... mais, tout ce que j'ai appris m'en donne la conviction, il existe !

LA REINE

Il existe ?...

LA DUCHESSE

Oui, madame... je le crois... j'en suis sûre !

LA REINE

Alors, où est-il ?

LA DUCHESSE

Je ne sais pas... je ne l'ai jamais su...

LA REINE

Eh bien, je chercherai, je trouverai, moi ! Oui, il doit exister, pauvre enfant !... Ah ! n'est-ce pas, vous n'avez jamais cru que je l'aie volontairement laissé végéter loin du trône ? vous n'avez pas cru que je fusse une mauvaise mère ? Vous savez, vous, combien de larmes j'ai versées ! vous avez pu compter les ardents baisers que je donnais à la pauvre créature en échange de cette

vie de misère et d'opprobre à laquelle la raison d'État le condamnerait !... Mais, s'il est encore au monde, Seigneur mon Dieu, soyez béni !... Ce que je ferai pour lui, je n'en sais rien, mais je l'aimerai... je... Oh ! il existe !... il existe !... pauvre enfant ! Maintenant, duchesse, votre bras... reconduisez-moi dans mon appartement, et dites-moi ce que je puis faire pour vous.

LA DUCHESSE

Une seule chose, madame : parler au roi en ma faveur, le prier de faire cesser mon exil.

LA REINE

Ce que vous désirez que je fasse, je le tenterai... Mon Dieu ! que je suis émue !... Venez... je n'ai rien à refuser à celle qui m'a mis au cœur cet espoir que mon pauvre enfant existe encore !... Venez... venez !...

(Elles sortent.)

Scène III

Le roi, Saint-Aignan, sur la porte, Aure et Louise.

LE ROI, à mademoiselle de Montalais,
qui vient de gauche

Mademoiselle de la Vallière ?

AURE

La voici, sire !

(Elle sort ; presque aussitôt, Louise paraît.)

LE ROI

Vous m'avez écrit... mademoiselle ? que désirez-vous ?

LOUISE

Sire, pardonnez-moi !

LE ROI

Eh ! mademoiselle, que voulez-vous que je vous pardonne ?

LOUISE

Sire, j'ai commis une grande faute, plus qu'une grande faute, un grand crime.

LE ROI

Vous ?

LOUISE

J'ai offensé Votre Majesté.

LE ROI

Pas le moins du monde.

LOUISE

Sire, je vous en supplie, ne gardez point vis-à-vis de moi cette terrible gravité qui décèle la colère bien légitime d'un roi ; je sens que je vous ai offensé, sire ; mais j'ai besoin de vous expliquer comment je ne vous ai point offensé de mon plein gré.

LE ROI

Et d'abord, mademoiselle, en quoi m'auriez-vous offensé ? Je ne le vois pas. Est-ce par une plaisanterie de jeune fille ? Plaisanterie fort innocente !... Vous vous êtes raillée d'un homme crédule ; c'est bien naturel. Toute autre femme à votre place eût fait ce que vous avez fait.

LOUISE

Ah ! Votre Majesté m'écrase par ces paroles.

LE ROI

Et pourquoi donc ?

LOUISE

Parce que, si la plaisanterie fût venue de moi, elle n'eût pas été innocente.

LE ROI

Enfin, mademoiselle, est-ce là tout ce que vous aviez à me dire en me demandant une audience ?

LOUISE

Votre Majesté a tout entendu ?

LE ROI

Tout quoi ?

LOUISE

Tout ce qui a été dit par moi sous le chêne royal ?

LE ROI

Je n'en ai pas perdu une seule parole, mademoiselle.

LOUISE

Et Votre Majesté n'a pas soupçonné qu'une pauvre fille

comme moi peut être forcée quelquefois de subir la volonté d'autrui ?

LE ROI

Pardon, mais je ne comprendrai jamais que celle dont la volonté semblait s'exprimer librement sous le chêne royal se laissât influencer à ce point par la volonté d'autrui.

LOUISE

Oh ! mais la menace, sire ?

LE ROI

La menace ? Qui vous menaçait ? qui osait vous menacer ?

LOUISE

Ceux qui avaient le droit de le faire, sire.

LE ROI

Je ne reconnais à personne le droit de menace à ma cour.

LOUISE

Pardonnez-moi, sire ; il y a près de Votre Majesté même des personnes assez haut placées pour avoir ou pour se croire le droit de perdre une jeune fille sans avenir, sans fortune et n'ayant que sa réputation.

LE ROI

Et comment la perdre ?

LOUISE

En lui infligeant une honteuse expulsion.

LE ROI, avec amertume

Ah ! mademoiselle, j'aime fort les gens qui se disculpent sans incriminer les autres.

LOUISE

Sire !

LE ROI

Oui, et il m'est pénible, je l'avoue, de voir qu'une justification facile, comme pourrait être la vôtre, se vienne compliquer devant moi d'un tissu de reproches et d'imputations.

LOUISE

Auxquelles vous n'ajoutez pas foi, alors ? (Le roi garde le silence.) Oh ! dites-le donc !

LE ROI

Je regrette de vous l'avouer...

LOUISE

Ainsi, vous ne me croyez pas ?... (Silence du roi.) Ainsi, vous supposez que moi, moi !... j'ai ourdi ce ridicule, cet infâme complot de me jouer aussi impunément de Votre Majesté ?

LE ROI

Eh ! mon Dieu ! ce n'est ni ridicule ni infâme, ce n'est pas même un complot ; c'est une raillerie plus ou moins plaisante, voilà tout !

LOUISE, désespérée

Oh ! le roi ne me croit pas ! le roi ne veut pas me croire !

LE ROI

Mais non, je ne veux pas, je ne puis pas vous croire.

LOUISE

Mon Dieu ! mon Dieu !

LE ROI

Quoi de plus naturel, en effet ? Vous vous êtes dit : « Le roi me suit, m'écoute, me guette ; le roi veut peut-être s'amuser à mes dépens, amusons-nous aux siens ; et comme le roi est un homme de cœur, prenons-le par le cœur. Supposons donc cette fable, que je l'aime, et que je l'ai distingué. Le roi est si naïf et si orgueilleux à la fois, qu'il me croira, et alors, nous irons raconter cette naïveté du roi, et nous rirons ! »

LOUISE

Ah ! penser cela, c'est affreux !

LE ROI

« Et ce n'est pas tout ; si ce prince orgueilleux vient à prendre au sérieux la plaisanterie, s'il a l'imprudence d'en témoigner publiquement quelque chose comme de la joie, eh bien, devant toute la cour, le roi sera humilié. Car ce sera, un jour, un récit charmant à faire à mon amant, une part de dot à apporter à mon mari que cette aventure d'un roi joué par une malicieuse jeune fille. »

LOUISE

Sire, je vous en supplie ; vous ne voyez donc pas que vous me tuez !

LE ROI

Oh ! raillerie !

LOUISE, tombant à genoux
et joignant les mains

Sire, quand je vous aurai sacrifié mon honneur et ma raison, vous croirez peut-être à ma loyauté. Le récit qui vous a été fait chez Madame et par Madame est un mensonge, et ce que j'ai dit sous le grand chêne...

LE ROI

Eh bien ?

LOUISE

Cela seulement, c'est la vérité.

LE ROI

Mademoiselle !

LOUISE

Sire, dussé-je mourir de honte à cette place, je vous le répéterai jusqu'à ce que la voix me manque : j'ai dit que je vous aimais... Eh bien, je vous aime !

LE ROI

Vous ?

LOUISE

Je vous aime, sire, depuis le jour où je vous ai vu ; depuis qu'à Blois, votre regard royal est tombé sur moi, je vous aime, sire ! C'est un crime de lèse-majesté, je le sais, qu'une pauvre fille comme moi aime son roi et le lui dise. Punissez-moi de cette audace, méprisez-moi pour cette impudence ; mais ne dites jamais, ne croyez jamais que je vous ai raillé, que je vous ai trahi... Je suis d'un sang fidèle à la royauté, sire ; et j'aime... j'aime mon roi !... Ah ! je me meurs !

(Elle s'évanouit.)

LE ROI

Au secours !... quelqu'un !... Elle va mourir !

(Aure et Saint-Aignan accourent.)

AURE

Louise ! Louise !

LOUISE

Ah ! sire, Votre Majesté m'a donc pardonnée ?... (Se levant.)
Et maintenant, sire, maintenant, permettez-moi de me retirer dans un couvent. J'y bénirai mon roi toute ma vie, et j'y mourrai en aimant Dieu, qui m'a fait un jour de bonheur.

LE ROI

Non, non, vous vivrez ici en bénissant Dieu, au contraire, mais en aimant Louis, qui vous fera toute une existence de félicité ; Louis, qui vous aime de toutes les forces que Dieu a mises en lui ; Louis, qui donnerait sa vie en souriant si vous la lui demandiez !

(Il la prend dans ses bras.)

LOUISE

Oh ! sire, ne me faites pas repentir d'avoir été si loyale, car ce serait me prouver que Votre Majesté me méprise encore.

LE ROI

Mademoiselle, je n'honore et n'aime rien au monde plus que vous, et nulle autre femme à ma cour ne sera, j'en jure Dieu, aussi estimée que vous le serez désormais ; je vous demande pardon de mon emportement... il venait d'un excès d'amour ! (S'inclinant devant elle et lui prenant la main.) De ce moment, vous êtes sous ma protection ; ne parlez à personne du mal que je vous ai fait ; pardonnez aux autres celui qu'ils ont pu vous faire. À l'avenir, vous serez tellement au-dessus de ceux-là, que, loin de vous inspirer de la crainte, ils ne vous feront plus même pitié... (À Saint-Aignan.) Comte, j'espère que mademoiselle voudra bien vous accorder un peu de son amitié, en retour de celle que je lui ai vouée à jamais...

SAINT-AIGNAN, fléchissant
le genou devant la Vallière

Quelle joie pour moi, si mademoiselle me fait un pareil honneur !

LE ROI, voyant Aure qui s'est avancée
Mademoiselle de Montalais...

LOUISE

Sire, une amie qui m'a été fidèle... toujours !

LE ROI

Je ne l'oublierai pas.

AURE

Sire !

LE ROI, à Louise

Mademoiselle, adieu, ou plutôt au revoir !... Faites-moi la grâce de ne pas m'oublier dans votre prière.

LOUISE

Sire, vous êtes avec Dieu dans mon cœur...

AURE, à part

Eh bien, voilà un dénoûment que Madame n'avait pas prévu.

(Louise remonte au fond pour accompagner le roi ; elle jette un coup d'œil du côté de la porte ouverte et pousse un cri.)

Scène IV

Les mêmes, Athos.

LE ROI

Qu'y a-t-il ?... (Voyant Athos.) M. de la Fère !

ATHOS

Sire, excusez ma présence ; je suis autorisé à pénétrer dans l'appartement des demoiselles d'honneur. Tandis que mon fils est encore auprès de Madame, je venais annoncer à mademoiselle de la Vallière la visite de son fiancé...

LE ROI

Son fiancé ?...

LOUISE

Mon Dieu !...

ATHOS

Qu'avez-vous, mademoiselle ?... Cette nouvelle semble produire sur vous un effet... étrange !... Vos intentions ne seraient-elles plus les mêmes qu'à Blois ?... Dois-je vous rappeler vos

projets, vos serments ?... Mon fils ne les a pas oubliés, lui !... Que se passe-t-il ?... ai-je eu tort d'apporter tout à l'heure à Raoul de flatteuses promesses ?

LOUISE

Monsieur le comte !...

(Elle supplie le roi du regard.)

LE ROI

Des promesses, monsieur ; dites des espérances.

ATHOS, regardant le roi

Cependant, il me semblait qu'en présence de Madame, Votre Majesté avait dit...

LE ROI, vivement

Moi ?... Je n'ai rien dit.

ATHOS

Madame vient encore de m'affirmer...

LE ROI, vivement

Madame... Madame... (À part.) Je comprends... Louise avait raison... Madame a tout conduit... c'est un complot... je le déjouerai !...

ATHOS, regardant alternativement le roi et Louise

Enfin, sire, pardonnez-moi de m'adresser à Votre Majesté ; est-il survenu tout à coup quelque obstacle ?...

LE ROI

Peut-être...

ATHOS

Et cet obstacle... c'est ?...

LE ROI

C'est... c'est ma volonté.

ATHOS

La volonté du roi ?... Mais, ce matin, lorsque je sollicitais Votre Majesté de me faire connaître cette volonté, le roi m'a témoigné qu'il n'en avait pas.

LE ROI

Ce matin... oui... Maintenant...

ATHOS

Maintenant, que veut le roi ?... Daigne-t-il consentir ?... Le roi hésite ?...

LE ROI

Je n'hésite pas... je refuse.

LOUISE, avec joie

Ah !...

ATHOS

Sire...

LE ROI

Vous avez encore à me parler, monsieur le comte ?

ATHOS

Oui, sire.

LE ROI, à Louise

Allez, mademoiselle.

(Louise sort en faisant au roi un signe de remerciement.)

Scène V

Le roi, Athos.

LE ROI

Eh bien, monsieur, j'attends.

ATHOS

Sire, qu'il me soit permis de demander humblement à Votre Majesté la raison de son refus.

LE ROI

La raison ?... Une question ?...

ATHOS

Une demande, sire.

LE ROI

Vous avez perdu l'usage de la cour, monsieur de la Fère : à la cour, on ne questionne pas le roi.

ATHOS

C'est vrai, sire ; mais si l'on ne questionne pas, on suppose.

LE ROI

On suppose... Que veut dire cela ?

ATHOS

Sire, au lieu d'avoir une réponse de Votre Majesté sur le changement subit qui vient de s'opérer, je suis forcé de me répondre à moi-même.

LE ROI

Monsieur, je vous ai donné tout le temps que j'avais de libre.

ATHOS

Sire, je n'ai pas eu le temps de dire au roi ce que j'ai à lui dire, ce qui déborde de mon cœur.

LE ROI

Vous en étiez à des suppositions ; vous allez passer aux offenses.

ATHOS

Oh ! sire, offenser le roi, moi ? Jamais !... Jamais je ne croirai que mon roi, celui qui m'a dit une parole, cachait avec cette parole une arrière-pensée !

LE ROI

Qu'est-ce à dire, une arrière-pensée ?

ATHOS

Si, en refusant à mon fils la main de mademoiselle de la Vallière, Votre Majesté avait un autre but que son bonheur et sa fortune...

LE ROI

Vous voyez bien, monsieur, que vous m'offensez.

ATHOS

Si dernièrement, en demandant un délai, Votre Majesté avait voulu éloigner seulement le fiancé de mademoiselle de la Vallière...

LE ROI

Monsieur...

ATHOS

C'est que je l'ai ouï dire partout, sire ; partout on parle de l'amour de Votre Majesté pour mademoiselle de la Vallière, et ce qui vient de se passer ici en est la preuve.

LE ROI

Malheur à ceux qui se mêlent de mes affaires ; j'ai pris un parti : je briserai tous les obstacles.

ATHOS

Quels obstacles ?

LE ROI

J'aime mademoiselle de la Vallière.

ATHOS

Eh bien, sacrifiez votre amour, sire. Le sacrifice est digne d'un roi ; il est mérité par mes services et mon dévouement. Le roi, en renonçant à son amour, fait preuve à la fois de générosité, de reconnaissance et de bonne politique.

LE ROI

Eh ! mademoiselle de la Vallière n'aime pas M. de Bragelonne.

ATHOS

Le roi le sait ?

LE ROI

Je le sais.

ATHOS

Depuis peu, alors ; sans quoi, si le roi le savait lors de ma première demande, Sa Majesté eût pris la peine de me le dire !

LE ROI

Depuis peu...

ATHOS

Je ne comprends point alors que le roi ait envoyé M. de Bragelonne à Londres : cet exil surprend, à bon droit, ceux qui aiment l'honneur du roi.

LE ROI

Qui parle de l'honneur du roi, monsieur ?

ATHOS

L'honneur du roi, sire, est fait de l'honneur de toute sa noblesse ; quand le roi offense un de ses gentilshommes, c'est-à-dire quand il lui prend un morceau de son honneur, c'est à lui-même, c'est au roi, que cette part d'honneur est dérobée.

LE ROI

Monsieur de la Fère !

ATHOS

Sire, je suis vieux et je tiens à tout ce qu'il y a de vraiment grand et de vraiment fort dans le royaume. J'ai versé mon sang pour votre père et pour vous sans avoir rien demandé ni à vous ni à votre père ; je n'ai jamais fait de tort à personne, et j'ai obligé des rois ! Vous m'écoutez ! Aujourd'hui, devant toute la cour, vous avez donné au mariage de mon fils avec mademoiselle de la Vallière un consentement tacite... soit... mais, de la part du roi, c'était assez. Maintenant, vous retirez ce consentement pour servir votre amour... votre faiblesse... C'est mal... Je sais que ces mots irritent Votre Majesté ; mais les faits nous tuent, nous autres. Je sais que vous cherchez quel châtiment vous ferez subir à ma franchise ; mais je sais, moi, quel châtiment je demanderai à Dieu de vous infliger quand je lui raconterai votre faute et le malheur de mon fils ! Adieu, sire !

(Athos sort.)

Scène VI

Le roi, d'Artagnan.

LE ROI, appelant avec colère

Monsieur d'Artagnan !

D'ARTAGNAN, entrant

Me voici.

LE ROI

Je quitte M. de la Fère, qui est un insolent.

D'ARTAGNAN

Un insolent ?

LE ROI

S'il vous répugne de l'arrêter vous-même, envoyez-moi quelque autre officier.

D'ARTAGNAN

Il n'est pas besoin d'un autre officier, puisque je suis de service.

LE ROI

Le comte est votre ami.

D'ARTAGNAN

Il serait mon père, que je ne serais pas moins de service...

LE ROI

Qu'attendez-vous ?

D'ARTAGNAN

L'ordre signé.

LE ROI, écrivant vivement

Le voici.

D'ARTAGNAN

Sire... avez-vous bien réfléchi ?

LE ROI

Monsieur, allez-vous aussi me braver ?

D'ARTAGNAN

Moi, sire ?... Je vous demande si...

LE ROI, l'interrompant

Monsieur d'Artagnan, je vous préviens que vous abusez de ma patience.

D'ARTAGNAN

Au contraire, sire.

LE ROI

Comment, au contraire ?

D'ARTAGNAN

Je viens me faire arrêter aussi.

LE ROI

Vous faire arrêter, vous ?

D'ARTAGNAN

Sans doute : mon ami va s'ennuyer là-bas, et je viens proposer à Votre Majesté de me permettre de lui faire compagnie ; que Votre Majesté dise un mot, et je m'arrête moi-même ; je n'aurai pas besoin du capitaine des gardes pour cela, je vous en réponds.

(Le roi s'élançait vers la table et saisit une plume pour donner l'ordre d'emprisonner d'Artagnan.)

LE ROI

Faites attention que c'est pour toujours, monsieur.

D'ARTAGNAN

J'y compte bien, sire ; car, lorsqu'une fois vous aurez fait ce beau coup-là, vous n'oserez plus me regarder en face.

(Le roi lui jette la plume avec violence.)

LE ROI

Allez-vous-en !

D'ARTAGNAN

Oh ! non pas, sire, s'il plaît à Votre Majesté.

LE ROI

Comment, non pas ?

D'ARTAGNAN

Sire, je venais pour parler doucement au roi, le roi s'est emporté ; c'est un malheur, mais je n'en dirai pas moins au roi ce que j'ai à lui dire.

LE ROI

Votre démission, monsieur, votre démission ?

D'ARTAGNAN

Sire, vous savez que ma démission ne me tient pas au cœur, puisqu'à Blois, le jour où Votre Majesté a refusé au roi Charles II le million que lui a donné le comte mon ami, j'ai offert ma démission au roi.

LE ROI

Eh bien, alors, faites vite.

D'ARTAGNAN

Non, sire, car ce n'est point de ma démission qu'il s'agit ici : Votre Majesté avait pris la plume pour m'envoyer à la Bastille, pourquoi change-t-elle d'avis ?

LE ROI

D'Artagnan ! tête gasconne !... Qui est le roi, de vous ou de moi ? Voyons !

D'ARTAGNAN

C'est vous, sire, malheureusement !

LE ROI

Comment, malheureusement ?

D'ARTAGNAN

Oui, sire, car si c'était moi...

LE ROI

Si c'était vous, vous approuveriez la rébellion de M. d'Artagnan, n'est-ce pas ?

D'ARTAGNAN

Oui, certes !

LE ROI

En vérité ?

D'ARTAGNAN

Et je dirais à mon capitaine des mousquetaires, je lui dirais... en le regardant avec des yeux humains... je lui dirais : « Monsieur d'Artagnan, j'ai oublié que je suis le roi, je suis descendu de mon trône pour outrager un gentilhomme... »

LE ROI

Monsieur, croyez-vous que ce soit excuser votre ami que de surpasser son insolence ?

D'ARTAGNAN

Oh ! sire, j'irai bien plus loin que lui, et ce sera votre faute ; je vous dirai ce qu'il ne vous a pas dit, lui... Sire, vous avez sacrifié M. le comte de la Fère ; il vous parlait au nom de l'honneur, de la religion et de la vertu ; vous l'avez repoussé, chassé, emprisonné !... Moi, je serai plus dur que lui, sire, et je vous dirai : Choisissez : voulez-vous qu'on vous serve, ou voulez-vous qu'on plie ? voulez-vous qu'on vous aime, ou voulez-vous qu'on ait peur de vous ? Si vous préférez la bassesse, l'intrigue, la coura-dise, oh ! dites-le, sire ; nous partirons, nous autres qui sommes les seuls restes, je dirai plus, les seuls modèles de la vaillance d'autrefois ; nous qui avons servi et dépassé peut-être en courage, en mérite, des hommes déjà grands dans la postérité ; choisissez, sire, et hâtez-vous. Ce qui vous reste de grands seigneurs, gardez-le ; vous aurez toujours assez de courtisans !... Hâtez-vous donc, et envoyez-moi à la Bastille avec mon ami... Voilà ce que j'avais

à vous dire ; pardonnez-moi, sire, vous avez eu tort de me pousser jusque-là. (Il tire son épée, et, s'approchant respectueusement de Louis XIV, il la pose sur la table. Le roi, d'un geste furieux, repousse l'épée, qui tombe à terre et roule aux pieds de d'Artagnan. Celui-ci, après un instant de stupeur, reprend avec émotion.) Un roi peut disgracier un soldat, il peut l'exiler, il peut le condamner à mort ; mais, fût-il cent fois roi, il n'a jamais le droit de l'insulter en déshonorant son épée. Sire, un roi de France n'a jamais repoussé avec mépris l'épée d'un homme tel que moi... Cette épée souillée, songez-y, sire, elle n'a plus d'autre fourreau que mon cœur... Que mon sang retombe sur votre tête !

(D'un geste rapide, appuyant la poignée de l'épée au parquet, il en dirige la pointe sur sa poitrine. Le roi s'élançe d'un mouvement encore plus rapide que celui de d'Artagnan, jette le bras droit au cou du mousquetaire, et, de la main gauche, saisissant par le milieu la lame de l'épée, il la remet silencieusement au fourreau ; puis, attendri, revient à la table, prend l'ordre et le déchire.)

LE ROI

Monsieur d'Artagnan, votre ami est libre !

(D'Artagnan saisit la main royale,
la baise et sort sans dire un mot.)

ACTE QUATRIÈME

SIXIÈME TABLEAU

À la Bastille : même décoration qu'au troisième tableau.

Scène première

Baisemeaux, Aramis, à table tous deux.

BAISEMEAUX

Allons, monsieur le chevalier, à votre santé !

ARAMIS, à un domestique qui entre

Eh bien, qu'est-ce ?

LE VALET

Un message qu'un courrier vient d'apporter de Fontainebleau.

BAISEMEAUX, après avoir déchiré l'enveloppe

Un ordre d'élargissement ! Je vous demande un peu la belle nouvelle pour nous déranger !

ARAMIS

Vous avouerez, au moins, qu'elle est belle pour celui qu'elle concerne.

BAISEMEAUX

Et à neuf heures du soir !

ARAMIS

Allons, de la charité !

BAISEMEAUX

De la charité, je le veux bien ; mais elle est pour ce drôle-là, qui s'ennuie, et non pour moi, qui m'amuse.

ARAMIS

Est-ce une perte que vous faites ?

BAISEMEAUX

Ah bien, oui ! un rat à trois livres. Mais enfin, puisque le détenu vous intéresse...

ARAMIS

Moi, je ne le connais pas ; mais, comme dit le poète Térence :
« Je suis homme et rien d'humain ne m'est étranger. »

(Il ouvre le papier et lit.)

BAISEMEAUX

Demain, au point du jour, il sortira.

ARAMIS

Pourquoi pas ce soir ? Au haut de la lettre, il y a le mot *pressé*.

BAISEMEAUX

Oui ; mais, ce soir, nous soupçons, et nous sommes pressés aussi, nous.

ARAMIS

Cher Montlezun, la charité m'est un devoir plus impérieux que la faim et la soif. Ce malheureux est prisonnier depuis combien de temps ?

BAISEMEAUX

Depuis dix ans.

ARAMIS

Dix ans, c'est long ! Abrégez sa souffrance de douze heures ; une bonne minute l'attend, donnez-la lui bien vite.

BAISEMEAUX

Vous le voulez ?

ARAMIS

Je vous en prie !

BAISEMEAUX

Comme cela, tout au travers du repas ?

ARAMIS

Je vous en supplie.

BAISEMEAUX

Qu'il soit fait ainsi que vous le voulez. – François ! François !... Eh bien, le drôle ne vient pas ! (Il se lève pour aller à la porte et appeler François ; pendant ce temps, Aramis, à la place du papier, en met un autre tout pareil. François paraît.) François, que l'on fasse monter le major avec les guichetiers de la Berthaudière.

ARAMIS

Si vous faisiez ouvrir sa prison tout de suite, nous lui annoncerions nous-même cette bonne nouvelle, au pauvre diable.

BAISEMEAUX

François, le major ouvrira la prison de M. Seldon, numéro 3 de la Berthaudière.

ARAMIS

Seldon ! vous avez dit Seldon, je crois ?

BAISEMEAUX

J'ai dit Seldon... c'est le nom de celui que l'on élargit.

ARAMIS

Vous voulez dire Marchiali ?

BAISEMEAUX

Marchiali ! Ah bien, oui ! Non, Seldon.

ARAMIS

Je pense que vous faites erreur, mon cher Montlezun.

BAISEMEAUX

J'ai lu l'ordre.

ARAMIS

Moi aussi.

BAISEMEAUX

Et j'ai vu *Seldon* en lettres grosses comme ceci. (Il montre son doigt.)

ARAMIS

Et moi, *Marchiali* en caractères gros comme cela. (Il montre les deux doigts.)

BAISEMEAUX

Éclaircissons ; c'est bien facile. Le papier est là ; lisons.

ARAMIS, dépliant le papier

Je lis *Marchiali*.

BAISEMEAUX, lisant

« Marchiali ! » oui, il y a bien *Marchiali*.

ARAMIS

Vous voyez !

BAISEMEAUX, étonné

Comment ! celui que l'on craint tant, celui qu'on me recommande tant !

ARAMIS, insistant

Il y a *Marchiali*.

BAISEMEAUX

Il faut l'avouer, c'est phénoménal !... Je vois encore l'ordre et le nom de Seldon ; je le vois, et même, je me le rappelle, sous ce nom, il y avait un pâté d'encre.

ARAMIS

Enfin, quoi que vous ayez lu, cher monsieur de Montlezun, l'ordre est signé de délivrer Marchiali avec ou sans pâté, et voilà l'ordre ; vous allez donc délivrer ce prisonnier. Si le cœur vous dit de délivrer Seldon du même coup, faites, je vous déclare que je ne m'y opposerai en aucune façon, attendu que Seldon, vous vous le rappelez, m'était recommandé.

BAISEMEAUX

Je délivrerai le prisonnier Marchiali quand j'aurai rappelé le courrier qui apportait l'ordre et lorsqu'en l'interrogeant je me serai assuré...

ARAMIS, l'interrompant

L'ordre était cacheté et le contenu ignoré du courrier ; de quoi vous assurerez-vous ? Dites.

BAISEMEAUX

S'il le faut, j'enverrai au ministère, et M. de Lionne retirera l'ordre ou l'approuvera.

ARAMIS

À quoi bon ?

BAISEMEAUX

À m'assurer que j'obéis, non pas à quelque ordre faux, mais bien à l'ordre de mes supérieurs.

ARAMIS

Et vos supérieurs sont ?

BAISEMEAUX

M. de Lionne, d'abord.

ARAMIS

Et au-dessus de M. de Lionne ?

BAISEMEAUX

Le roi.

ARAMIS

N'y a-t-il pas encore quelqu'un à qui vous devez obéir ?

BAISEMEAUX, terrifié

Monsieur ! monsieur !

ARAMIS

N'appartenez-vous pas à un parti mystérieux ?... Dites oui... dites non ; mais dites l'un ou l'autre, nous n'avons pas de temps à perdre.

BAISEMEAUX

Pardon, monsieur... mais...

ARAMIS

Buvez donc un verre de cet excellent muscat, Montlezun ; vous avez l'air tout effaré, mon ami.

FRANÇOIS

Monsieur le gouverneur, voici le numéro 3 de la Berthaudière que l'on amène.

ARAMIS, froidement

Dites que l'on s'est trompé et que ce n'est pas lui.

BAISEMEAUX

Mais, enfin...

ARAMIS

Nous ne nous sommes pas encore expliqués sur la question que je vous faisais ; quand vous m'aurez répondu *oui* ou *non*, eh bien, vous déciderez.

BAISEMEAUX

Reconduisez le prisonnier dans sa chambre, et attendez de nouveaux ordres.

ARAMIS

Très-bien !

(François sort.)

BAISEMEAUX

Mon Dieu !

ARAMIS, insistant

Ah ! vous appartenez donc à ce parti ?

BAISEMEAUX

Moi ?

ARAMIS

Vous l'avez avoué du moment qu'en renvoyant le prisonnier Seldon dans sa chambre, vous avez obéi à l'ordre que ce parti vous donnait par ma bouche... Eh bien, vous savez une chose, cher monsieur de Montlezun, c'est qu'on ne peut pas être lié à un parti, jouir des avantages qu'il produit à ses membres, comme, par exemple, de faire payer cent cinquante mille livres par lui, sans être astreint soi-même à quelque petite servitude.

BAISEMEAUX

Dans cette circonstance, cependant, monseigneur...

ARAMIS

Or, il y a un engagement pris par tous les gouverneurs et capitaines de forteresse affiliés d'obéir à tout commandement verbal ou par écrit.

BAISEMEAUX

Oui ; mais vous n'avez pas cet ordre.

ARAMIS

Le voici !... Ah ! oui, c'est vrai, le cachet manque. (Il prend de la cire, appose un cachet et le scelle avec sa bague, puis le montre à Baïsemaux, stupéfait.) Allons, allons, ne me faites pas croire, monsieur de Montlezun, que la présence du chef est terrible comme celle de Dieu, et que l'on meurt de l'avoir vu. (Avec sévérité.) Il est vrai que l'on pourrait mourir, que même on mourrait certainement de ne pas lui avoir obéi... Levez-vous donc, et obéissez !

BAISEMEAUX

Oh ! je ne reviendrai pas d'un tel coup ! moi qui ai plaisanté avec vous... moi qui ai osé vous traiter sur un pied d'égalité.

ARAMIS

Rappelez François.

BAISEMEAUX

Et... ?

ARAMIS

Et obéissez à l'ordre du roi, contre-signé de Lionne.

BAISEMEAUX, allant à la porte,
et à François qui entre

Faites venir ici le deuxième Berthaudière.

ARAMIS

À merveille, mon cher de Montlezun. Eh bien, vous le voyez, ce n'est pas plus difficile que cela.

BAISEMEAUX

Oui ; mais les conséquences...

ARAMIS

Vous êtes un niais, monsieur de Montlezun ; perdez donc l'habitude de réfléchir quand on se donne la peine de penser pour vous. D'ailleurs, qui sait si cet ordre s'accomplira ?

BAISEMEAUX

Comment ?

ARAMIS

Oui, tout va dépendre de ma conversation avec ce jeune homme. Après dix minutes d'entretien, peut-être vous dirai-je : « Cet ordre est faux ; reconduisez le prisonnier à sa chambre. »

BAISEMEAUX, joyeux

Oh !

ARAMIS

Mais aussi, après ces dix minutes d'entretien, peut-être vous dirai-je : « Cet ordre est bon ; élargissez le prisonnier. »

BAISEMEAUX

Et moi, pendant ce temps ?

ARAMIS

Vous vous tiendrez à cette porte, vous nous garderez, vous veillerez à ce que personne ne nous écoute.

BAISEMEAUX

Voici le prisonnier.

ARAMIS

Retirez-vous, et laissez-nous seuls.

Scène II
Aramis, Marchiali.

ARAMIS, après avoir fait signe
à Marchiali de s'asseoir

Monsieur, vous avez reçu, hier, un billet dans votre pain ?

MARCHIALI

Oui, monsieur.

ARAMIS

Ce billet vous annonçait qu'il allait se faire un grand changement dans votre destinée ?

MARCHIALI

Oui, monsieur.

ARAMIS

Qu'un homme viendrait à la Bastille, duquel vous auriez une importante révélation à attendre ?

MARCHIALI

Oui, monsieur.

ARAMIS

Ce homme, c'est moi.

MARCHIALI

J'écoute.

ARAMIS

La dernière fois que j'eus l'honneur de vous voir, un tiers était là, qui devait arrêter sur mes lèvres et sur les vôtres toute confiance prête à sortir, tout secret prêt à s'échapper.

MARCHIALI

Je n'avais ni secret à garder, ni confiance à faire ; il n'y a donc pas eu contrainte pour moi.

ARAMIS

La première fois que j'ai eu l'honneur de vous voir, je vous ai demandé quel était le crime qui vous avait fait mettre à la Bastille, et vous avez éludé la réponse. Permettez-moi de vous renouveler la même question.

MARCHIALI

Et pourquoi pensez-vous que j'aurai plus de confiance en vous, aujourd'hui, qu'il y a huit jours.

ARAMIS

Parce que nous sommes seuls et que vous avez reçu un billet qui vous prévient de ma visite.

MARCHIALI

Ce billet n'était point signé ; quant à vous, je ne vous connais pas.

ARAMIS

Ainsi, vous refusez de m'avouer le crime que vous avez commis ?

MARCHIALI

Si vous voulez que je vous dise quel crime j'ai commis, expliquez-moi ce que c'est qu'un crime ; car, comme je ne sens rien en moi qui me fasse des reproches, je me dis que je ne suis pas criminel.

ARAMIS

On est criminel parfois, aux yeux des grands de la terre, non-seulement pour avoir commis un crime, mais encore parce qu'on sait qu'un crime a été commis.

MARCHIALI

Vous avez raison, monsieur, et il se pourrait que, de cette façon, je fusse coupable aux yeux des grands de la terre.

ARAMIS

Ah ! vous savez donc quelque chose ?

MARCHIALI

Non, je ne sais rien ; mais je pense quelquefois, et me je dis...

ARAMIS

Que vous dites-vous ?

MARCHIALI

Que si je voulais creuser ma pensée, ou je deviendrais fou... ou...

ARAMIS

Ou ?

MARCHIALI

Ou je devinerais bien des choses.

ARAMIS

Eh bien, alors ?...

MARCHIALI

Alors, je m'arrête, effrayé d'aller trop loin.

ARAMIS

Vous n'avez donc pas confiance en Dieu ?

MARCHIALI

Si fait ; mais je crains les hommes.

ARAMIS

Est-ce que Dieu n'est pas dans toute chose ?

MARCHIALI

Dites au bout de toute chose, monsieur.

ARAMIS, tressaillant

Soit ! (À lui-même.) Je n'ai point affaire à un homme ordinaire... tant mieux ! (Haut.) Avez-vous de l'ambition ?

MARCHIALI

Qu'est-ce que cela, de l'ambition ?

ARAMIS

C'est un sentiment qui pousse l'homme à désirer plus qu'il n'a.

MARCHIALI

J'ai dit que j'étais content, monsieur ; mais il est possible que je me trompe. Voyons, ouvrez-moi l'esprit ; je ne demande pas mieux, monsieur.

ARAMIS

Un ambitieux est celui qui convoite par delà son état.

MARCHIALI

J'ignore qui je suis ; je ne puis donc convoiter par delà mon état.

ARAMIS

La dernière fois que je vous ai vu, vous m'avez menti.

MARCHIALI, avec vivacité

Menti, moi ?... Vous m'avez dit, je crois, que j'avais menti ?

ARAMIS

Je voulais dire, monsieur, que vous m'aviez caché ce que vous savez de votre enfance.

MARCHIALI

Les secrets d'un homme sont à lui et non au premier venu ; on ne ment pas pour se taire.

ARAMIS

Oh ! si j'osais, je vous prendrais la main et vous la baiserais.

MARCHIALI

Baiser la main d'un prisonnier ! et pourquoi ?

ARAMIS

Vous me désespérez !... Si vous saviez tout ce que j'avais rêvé pour vous !

MARCHIALI

Je vous désespère ?

ARAMIS

Oui, car parfois je pense que j'ai devant les yeux l'homme que je cherche, et tout à coup...

MARCHIALI

Et tout à coup, cet homme disparaît ?

ARAMIS

Décidément, je n'ai rien à dire à qui se défie de moi au point que vous le faites.

MARCHIALI

Ni moi à qui ne comprend pas qu'un prisonnier doit se défier de tout.

ARAMIS

Même de ses anciens amis ?

MARCHIALI

Vous êtes un de mes anciens amis ? vous êtes... ?

ARAMIS

Voyons, ne vous souvient-il pas d'avoir vu autrefois, dans le village où s'écoula votre première enfance... ?

MARCHIALI

Comment s'appelait ce village, d'abord ?

ARAMIS

Noisy-le-Sec.

MARCHIALI

Continuez, monsieur.

ARAMIS

Vous souvient-il d'avoir vu, à Noisy-le-Sec, il y a quinze ou dix-huit ans, un cavalier qui venait accompagné d'une dame habituellement vêtue d'une robe noire, avec des rubans couleur de feu dans les cheveux ?

MARCHIALI

Oui, une fois j'ai demandé le nom de ce cavalier, et l'on m'a répondu qu'il se nommait le chevalier d'Herblay.

ARAMIS

Le chevalier d'Herblay, c'est moi.

MARCHIALI

Je le sais, je vous avais reconnu.

ARAMIS

Eh bien, si vous savez cela, il faut alors que je vous apprenne une chose : c'est que si la présence ici du chevalier d'Herblay était connue du roi ce soir, demain, le chevalier d'Herblay verrait reluire la hache du bourreau au fond d'un cachot plus sombre et plus perdu que ne l'est le vôtre ; vous pouvez donc avoir confiance en moi, puisque je cours un risque qui ne peut atteindre Votre Altesse royale.

MARCHIALI

Mais, monsieur, si vous savez qui je suis... pourquoi essayer de me le faire avouer ?

ARAMIS

Je voulais savoir si vous vous connaissiez vous-même.

MARCHIALI

Je me connais.

ARAMIS

Vous savez alors que vous êtes le frère jumeau de Louis XIV, peut-être son aîné, et que, par conséquent, c'est aussi bien à vous qu'à Louis XIV, peut-être même plus à vous qu'à lui, qu'appar-

tient le trône de France.

MARCHIALI

Je le savais.

ARAMIS

En ce cas, vous êtes bien celui que je cherchais. (À genoux.)
Votre main, sire.

MARCHIALI

Que faites-vous ?

ARAMIS

Je jure dévouement et fidélité à mon roi, et j'espère qu'il n'oubliera jamais que je suis le premier qui, au fond de sa prison, lui a fait ce serment et lui a offert sa vie.

MARCHIALI

Monsieur, monsieur, à quoi bon me tenter ? Vous l'avez dit, je suis au fond d'une prison.

ARAMIS

Voici l'ordre de vous en faire sortir.

MARCHIALI

Cet ordre, qui l'a obtenu ?

ARAMIS

Moi.

MARCHIALI

Mon frère a consenti ?

ARAMIS

Que vous importe de quelle façon cet ordre est ici, puisqu'il y est, puisque le gouverneur ne se refuse pas à y obéir... Eh quoi ! vous n'acceptez pas ?... vous ne vous hâtez pas de sortir de prison ?... Vous voyez un trône en perspective, et vous ne vous élancez pas vers ce trône ?

MARCHIALI

Vous me parlez du trône, monsieur, comme si je n'avais qu'à mettre le pied sur la première marche. Mais, ce trône, il est occupé... comment me rendrez-vous, avec le droit, le rang et la puissance que l'on m'a pris ?... Ah ! monsieur, ne me parlez plus de ce trône ; mais jetez-moi, demain, dans quelque vallée profon-

de, au fond de quelque bois épais, au milieu de quelque désert sauvage ; faites-moi cette joie que je puisse entendre en liberté le bruit du vent dans les arbres, le murmure du ruisseau sur les cailloux, le chant des oiseaux dans les herbes ou le feuillage, de voir le firmament d'azur ou le ciel orageux, et c'en est assez ; ne me promettez pas davantage, car vous ne pouvez me donner davantage, et ce serait un crime de me tromper puisque vous vous dites mon ami.

ARAMIS

Monseigneur, j'admire le sens si droit et si délicat qui dicte vos paroles, et je suis heureux d'avoir deviné mon roi.

MARCHIALI

Par grâce, n'abusez pas... Je vous dis, moi, que je n'ai pas besoin d'un trône pour être heureux.

ARAMIS

Soit ; mais moi, j'ai besoin que vous soyez roi, pour le bonheur de l'humanité.

MARCHIALI

Qu'a donc l'humanité à reprocher à mon frère ?

ARAMIS

Ne serait-ce que votre captivité, prince, n'est-ce pas un crime ?

MARCHIALI

Oh ! oui, car il pouvait venir lui-même en cette prison me prendre la main et me dire : « Mon frère, Dieu nous a créés pour nous aimer, non pour nous combattre ; je viens à vous. Un préjugé sauvage vous condamnait à périr obscurément au fond d'un cachot, loin de tous les hommes, privé de toutes les joies. Eh bien, je veux vous faire asseoir près de moi, je veux vous attacher au côté l'épée de notre père ; profiterez-vous de ma générosité pour m'étouffer ou me contraindre ? — Oh ! non, lui eussé-je répondu ; je vous regarde comme mon sauveur et vous respecterai comme mon maître ; vous me donnez bien plus que ne m'avait donné Dieu en me donnant la vie, puisque, par vous, j'ai le droit

d'aimer et d'être aimé en ce monde ! »

ARAMIS

Et vous eussiez tenu votre parole, monseigneur ?

MARCHIALI

Sur ma vie.

ARAMIS

Tandis que maintenant ?...

MARCHIALI

Maintenant, je sens que j'ai des coupables à punir.

ARAMIS

Alors venez, ne perdons pas de temps.

MARCHIALI

Un mot encore.

ARAMIS

Dites, mais que ce soit le dernier ; l'heure s'écoule.

MARCHIALI

Lorsqu'on s'apercevra que le roi de France n'est plus Louis XIV ?

ARAMIS

Le roi de France s'appellera toujours Louis XIV.

MARCHIALI

Lorsqu'on verra que ce n'est plus mon frère qui règne ?

ARAMIS

Qui le verra ?

MARCHIALI

Mais... ma mère, M. d'Orléans, les grands dignitaires du royaume, la maison royale, le peuple, tout le monde.

ARAMIS

Oh ! mon Dieu ! Est-il possible que vous ignoriez ?...

MARCHIALI

Quoi ?

ARAMIS

La véritable cause de votre détention.

MARCHIALI

Je vous ai dit tout ce que je savais, monsieur.

ARAMIS

Avez-vous jamais vu un portrait du roi votre frère ?

MARCHIALI

Non, jamais.

ARAMIS, lui présentant un médaillon

Eh bien, tenez, en voici un.

MARCHIALI

Ah !... c'est là mon frère !...

ARAMIS

Oui... Et vous ?

MARCHIALI

Moi !... Que voulez-vous dire ?

ARAMIS

Vous êtes-vous quelquefois regardé attentivement dans un miroir ?

MARCHIALI

Au fond d'un cachot !...

ARAMIS, décrochant un miroir

et le lui mettant devant les yeux

Regardez-vous donc, alors.

MARCHIALI, comparant le portrait

du roi avec sa propre image

Juste Dieu ! quelle ressemblance !

ARAMIS

Eh bien ?

MARCHIALI

Je comprends tout maintenant !... Oh ! mon frère ! mon frère !

ARAMIS

À vous sa place sur le trône ! À lui votre place dans cette prison !

MARCHIALI

Monsieur, si vous pouvez me rendre la place que Dieu m'avait destinée au soleil de la fortune et de la gloire ; si, grâce à vous, je puis vivre dans la mémoire des hommes et faire honneur à une race par quelques faits illustres ou quelques services rendus à

mes peuples ; si, du dernier rang où je languis, je m'élève au faite des honneurs, soutenu par votre main généreuse et protectrice, eh bien, à vous que je bénis et que je remercie, à vous la moitié de ma puissance et de ma gloire ; vous serez encore trop peu payé, car jamais je ne réussirai à partager avec vous tout le bonheur que vous m'aurez donné.

ARAMIS

Monseigneur, votre noblesse de cœur me pénètre de joie et d'admiration... Maintenant, du calme. Vous ne serez roi que quand vous aurez passé la dernière porte de la Bastille.

MARCHIALI

Je suis calme, voyez.

ARAMIS

Vous serez un grand roi, sire... car vous êtes déjà un grand cœur !... Baisemeaux !

(Baisemeaux entre.)

Scène III

Les mêmes, Baisemeaux.

ARAMIS

Mon cher gouverneur, annoncez vous-même à monsieur qu'il est libre.

BAISEMEAUX, à Marchiali

Jurez d'abord, monsieur, c'est le règlement qui le veut, que vous ne révélez jamais rien de ce que vous avez vu ou entendu à la Bastille.

MARCHIALI

Je le jure !

BAISEMEAUX

Vous êtes libre, alors.

MARCHIALI

Que Dieu vous ait en sa sainte et digne garde, monsieur !

ARAMIS, à Baisemeaux

Tenez, Montlezun, votre quittance.

(Il sort avec le prince.)

SEPTIÈME TABLEAU

Les jardins du château de Vaux. – Fête donnée au roi par Fouquet.

BALLET D'AMAZONES

Après le divertissement, on fait avancer les carrosses du roi et de la reine mère. Leurs Majestés montent en voiture, ainsi que Madame, et partent pour la chasse, précédés d'un détachement de mousquetaires et entourées d'une nombreuse cavalcade de dames et de gentilshommes.

ACTE CINQUIÈME

HUITIÈME TABLEAU

Au château de Vaux : la chambre de Morphée.

Scène première
Aramis, Marchiali.

ARAMIS, ouvrant un grand œil-de-bœuf
pratiqué au-dessus de l'alcôve
qui occupe le fond du théâtre

Regardez, monseigneur.

MARCHIALI

Quelle est cette chambre ?

ARAMIS

C'est la chambre à coucher du roi.

MARCHIALI

Et celle où nous sommes ?

ARAMIS

C'est la chambre Bleue, que j'occupe toujours au château de Vaux ; comme vous le voyez, elle est au-dessus de celle du roi, je l'avais choisie à dessin.

MARCHIALI

Vous pouviez donc choisir ?

ARAMIS

Ne suis-je pas l'ami de M. Fouquet ? N'est-ce pas moi qui ai tout disposé à Vaux en l'absence et pour le compte du surintendant ? En un mot, n'ai-je pas été l'ordonnateur de la fête ? Menuisiers, peintres, serruriers, mécaniciens, tout a obéi à mes ordres, et vous verrez bientôt de quelle façon particulière est disposé le lit du roi.

MARCHIALI

Le lit du roi ?

ARAMIS

À propos, m'est-il permis d'adresser une question à Votre Altesse royale ?

MARCHIALI

Faites.

ARAMIS

J'avais envoyé à Votre Altesse un homme à moi, chargé de lui remettre un cahier de notes, rédigées avec sûreté, lesquelles permettaient à Votre Altesse de connaître à fond toutes les personnes qui composent et composeront sa cour.

MARCHIALI

J'ai lu toutes ces notes.

ARAMIS

Attentivement ?

MARCHIALI

Je les sais par cœur... (Voyant d'Artagnan qui traverse la chambre.) Tenez, vous allez en juger : voici M. d'Artagnan ; je le reconnais au portrait que vous m'avez fait de lui.

ARAMIS

Oui, sire, M. d'Artagnan, votre capitaine des mousquetaires, fidèle comme un chien, mordant quelquefois ; si d'Artagnan ne vous reconnaît pas avant que l'autre ait disparu, comptez sur d'Artagnan à toute extrémité, car alors il n'a rien vu, il gardera sa fidélité ; s'il a vu trop tard, il est Gascon, et n'avouera jamais qu'il s'est trompé.

MARCHIALI

Ah !

ARAMIS

Qu'y a-t-il ?

MARCHIALI

Ciel !... ma... ma mère !... Oh ! qu'elle m'a fait souffrir !... N'importe ! c'est ma mère !

ARAMIS

Sire, pas d'imprudence !

(Il referme doucement l'œil-de-bœuf. – Des dames de la cour entrent, précédant la reine.)

Scène II
D'Artagnan, la reine.

LA REINE

Voyons, monsieur d'Artagnan, dites-moi ce qui s'est passé ; dites-moi d'où vient la colère de mon fils.

D'ARTAGNAN

Madame, je soupçonne M. Colbert d'avoir grandement irrité le roi contre M. Fouquet.

LA REINE

Contre M. Fouquet ?

D'ARTAGNAN

Oui, madame. On parle d'un billet du surintendant à mademoiselle de la Vallière ; ce billet, surpris par M. Colbert, a été, par lui, remis au roi... Voilà sans doute pourquoi Sa Majesté m'a ordonné de venir ici attendre un ordre d'arrestation.

LA REINE

Un ordre d'arrestation ! contre M. Fouquet ?

Scène III
Les mêmes, le roi.

LE ROI, à d'Artagnan

Gardez M. Fouquet jusqu'à ce que j'aie pris une résolution.

D'ARTAGNAN

Et quand le roi aura-t-il pris sa résolution ?

LE ROI

Ce soir même. Maintenant, qu'on me laisse seul !

LA REINE

Seul ?

LE ROI

Je n'ai besoin de personne.

LA REINE

Pas même de moi ?

LE ROI

Non, ma mère, non, je vous remercie.

LA REINE

Un dernier mot, mon fils. Convient-il de congédier les personnes réunies dans la galerie ?

LE ROI, avec amertume

Non... non... qu'elles demeurent !... qu'elles jouissent des merveilles de M. Fouquet, en attendant la surprise que je leur prépare ! (À Saint-Aignan.) A-t-on prévenu mademoiselle de la Vallière ?... lui a-t-on dit de venir ici ?... Je veux la voir... je veux... Ah ! je souffre !...

(Tout le monde sort.)

SAINT-AIGNAN

Sire, voici mademoiselle de la Vallière.

Scène IV

Le roi, Louise.

LOUISE

Sire, qu'avez-vous ?

LE ROI, avec colère

J'ai... j'ai de l'humiliation.

LOUISE

De l'humiliation ? Oh ! que dites-vous, sire ?

LE ROI

Je dis que là où je suis, nul autre ne devrait être le maître. Eh bien, regardez si je ne m'éclipse pas, moi le roi de France, devant le roi de ce domaine ! Oh ! quand je pense que ce roi est un serviteur infidèle qui se fait orgueilleux avec mon bien volé ! Aussi, je vais lui changer sa fête en un deuil dont la nymphe de Vaux, comme disent les poètes de cet impudent ministre, gardera longtemps le souvenir !

LOUISE

Ah ! Votre Majesté !...

LE ROI

Eh bien, mademoiselle, allez-vous prendre le parti de M. Fouquet ?

LOUISE

Non, sire ; je vous demanderai seulement si vous êtes bien renseigné. Votre Majesté a appris à connaître la valeur des accusations de cœur.

LE ROI

Des accusations ?... Oh ! cette fois, je sais à quoi m'en tenir, et M. d'Artagnan aura des ordres terribles.

LOUISE

Des ordres terribles ?...

LE ROI

Eh ! oui, pardieu ! je lui ordonnerai d'arrêter ce titan orgueilleux qui, fidèle à sa devise, menace d'escalader mon ciel.

LOUISE

Arrêter M. Fouquet, qui se ruine en ce moment pour faire honneur à son roi ?

LE ROI

Comme vous le défendez !

LOUISE

Sire, ce n'est pas M. Fouquet que je défends, c'est vous-même.

LE ROI

Moi-même ?... Vous me défendez ?... En vérité, mademoiselle, vous mettez à ce que vous dites une étrange passion !

LOUISE

Je mets de la passion, non pas à ce que je dis, sire, mais à servir Votre Majesté. J'y mettrais, s'il le fallait, ma vie, et cela avec la même passion !... Sire, quand le roi agit bien, si le roi fait tort à moi ou aux miens, je me tais ; mais, le roi me servît-il, moi ou ceux que j'aime, si le roi agit mal, je le lui dis, j'ose le lui dire, car je l'aime !

LE ROI

Eh ! mademoiselle, il me semble que M. Colbert, qui m'a instruit, qui m'a tout révélé, il me semble que M. Colbert, lui aussi, aime son roi.

LOUISE

Oui, nous l'aimons tous deux, chacun à sa manière. Seulement, je l'aime, moi, si fortement, que tout le monde le sait ; si purement, que le roi lui-même ne doute pas de mon amour ; mais quiconque touche à son honneur touche à ma vie. Or, je répète que ceux-là veulent déshonorer le roi qui lui conseillent de faire arrêter M. Fouquet chez lui.

LE ROI

Mademoiselle, prenez garde, je n'aurais qu'un mot à dire...

LOUISE

Sire, ne le dites pas, ce mot qui serait un mot de colère ! M. Fouquet a commis des crimes, je le sais, parce que le roi l'a dit ; et du moment que le roi a dit : « Je crois », je n'ai pas besoin qu'une autre bouche dise : « J'affirme ». Mais, M. Fouquet fût-il le dernier des hommes, sa maison fût-elle un repaire de faux monnayeurs, sa maison est sainte, son château est inviolable, puisqu'il y loge sa femme et son roi ! C'est un lieu d'asile que des bourreaux ne violeraient pas.

LE ROI

Eh bien, mademoiselle, si je suis irrité contre M. Fouquet, ce n'est pas parce qu'il me vole mes finances, ce n'est pas parce que, avec mon or, il me corrompt secrétaires, généraux, amis, artistes ; c'est... c'est parce qu'il ne respecte pas même mes affections les plus chères... c'est parce qu'il ose lever les yeux sur vous... Enfin, c'est parce qu'il vous a écrit.

LOUISE

À moi ?

LE ROI

À vous !... Reconnaissez-vous ce billet ?

LOUISE

Ce billet ! comment le reconnaîtrais-je, puisque je ne l'ai pas reçu ?

LE ROI

Vous n'avez pas reçu ce billet ?

LOUISE
Jamais !

LE ROI
Jamais ?

LOUISE
Je le jure !

LE ROI
Vous le jurez ?

LOUISE
Devant Dieu ! Me croyez-vous, sire ?

LE ROI, à part

Ce regard est si limpide, si brillant de franchise... et d'amour ! Comment douter ? (Haut) Louise, je te crois... oui, je te crois. Ce billet n'est point parvenu jusqu'à toi ; il n'a souillé ni ta main ni tes yeux... Mais enfin cet homme t'a écrit... Je me vengerai !

LOUISE
Oh ! sire, point de vengeance... ne coûtions à personne ni larmes ni douleurs.

LE ROI
Pas même ?...

LOUISE
Pas même à l'auteur de ce billet.

LE ROI
Vous êtes la meilleure, la plus douce des femmes ! Aussi, nul ne n'aura sur moi l'empire que vous avez... Vous m'ordonnez de me calmer, je suis calme... vous voulez que je règne par la bonté, par la clémence, je serai bon et clément : vous êtes ma vie... vous êtes mon âme !

LOUISE
C'est donc bien vrai... vous m'aimez ?

LE ROI
Oui, je t'aime à deux genoux, de toutes les forces que Dieu a mises dans mon cœur.

LOUISE
Alors, je n'ai plus rien à désirer, car votre amour, sire, est tout

mon bonheur en ce monde.

(Entre un huissier.)

LE ROI

Qu'y a-t-il ?

L'HUISSIER

Son Altesse Madame réclame le service de mademoiselle de la Vallière.

LOUISE

Je laisse mon roi et lui souhaite une nuit toute remplie des sentiments que j'emporte moi-même... Adieu, sire, adieu !

LE ROI

Louise... je t'aime !... je t'aime !...

(La Vallière lui tend son front.

Le roi y dépose un baiser ; elle s'enfuit.)

Scène V

Le roi, seul.

Je l'ai promis... je pardonnerai à M. Fouquet... Oui... mais Colbert pardonnera-t-il, lui ?... Oh ! je suis brisé ! c'est trop d'émotions !... (Il se jette sur le lit.) Ce que j'éprouve, c'est comme de l'anéantissement... Il me semble que je dors tout éveillé... que la lumière disparaît peu à peu... que les objets s'éloignent insensiblement... et que ce lit lui-même... Ah !...

(Sa voix s'éteint, le lit s'enfonce sous terre.)

ARAMIS, qui a rouvert l'œil-de-bœuf,
se penchant en dehors

Porthos !... êtes-vous là ?

PORTHOS, de dessous

Oui.

ARAMIS

Eh bien ?

(On entend un cri étouffé.)

PORTHOS

C'est fait !

ARAMIS, à Marchiali

Maintenant, sire, daignez prendre place sur ce lit royal.

MARCHIALI

Je m'abandonne à vous !

(L'œil-de-bœuf se referme. Un lit, tout pareil à celui qui a disparu sous terre, descend lentement du cintre. Marchiali y est étendu. Aramis est debout au pied du lit.)

Scène VI

Aramis, Marchiali.

ARAMIS

Une tombe royale vient de s'ouvrir et de se fermer ; un nouveau règne commence. Sire, votre premier ministre peut-il agir maintenant ? (Signe affirmatif de Marchiali.) Au surintendant, d'abord. (Ouvrant la porte de gauche.) Qu'on aille chercher M. Fouquet... ordre du roi !... (Revenant au bureau et faisant signer un papier à Marchiali.) Qu'on avertisse M. le baron du Vallon ; service du bougeoir, coucher du roi !... Pauvre Porthos ! va-t-il être heureux et fier ! (Cris au dehors : *Le roi ! le roi !*) C'est le peuple qui demande Votre Majesté... Allez, sire, allez ; tout dépend de vous maintenant ; vous voilà face à face avec votre destin... Allez hardiment à lui !

(Nouveaux cris de *Vive le roi !* Marchiali hésite un instant, puis il s'élançe par la porte de droite. Aramis le suit.)

Scène VII

Fouquet, d'Artagnan, l'huissier.

L'HUISSIER, à d'Artagnan et à Fouquet

Entrez, messieurs, et attendez.

FOUQUET, avec étonnement

Le roi me demande après m'avoir fait arrêter ? Que signifie ?... N'importe, je le sens, je suis perdu !

D'ARTAGNAN

Ce qui se passe me paraît du meilleur augure... et cependant vous êtes triste, monsieur.

FOUQUET

Vous vous trompez, capitaine, je ne suis que pensif.

D'ARTAGNAN

Et ce fantôme ?...

FOUQUET

C'est ma plus grande ennemie, la solitude ! la solitude que j'entrevois au bout de ma disgrâce... Je n'ai jamais vécu seul, moi, capitaine ; je ne suis rien du tout seul ; j'ai employé mon existence à me faire des amis dont j'espérais me faire un jour des soutiens. La pauvreté, je ne la crains pas ; je l'ai souvent entrevue au milieu de mes triomphes. Je ne serai jamais pauvre, moi, avec des amis comme la Fontaine, comme Pélisson, comme Molière... Mais, au delà de la pauvreté, il y a la solitude, l'exil, la prison... Oh ! si vous saviez comme je suis seul en ce moment, monsieur, et comme vous me paraissez, vous qui allez bientôt me séparer de tout ce que j'aime, l'image de la solitude, du néant, de la mort !

D'ARTAGNAN

Bon ! vous vous exagérez les choses ; le roi vous aime au fond.

FOUQUET

Cruellement, oui !

D'ARTAGNAN

Seulement, il vous ruinera un jour ou l'autre.

FOUQUET

Je l'en défie bien, je suis ruiné !

D'ARTAGNAN

Eh bien, je vois avec plaisir que vous prenez la chose du bon côté. Vous appartenez à la postérité, monsieur Fouquet, ayant joué un grand rôle dans l'histoire de votre temps, et vous n'avez pas le droit de vous amoindrir. Tenez, regardez-moi, moi qui ai l'air d'exercer une supériorité sur vous parce que je vous ai arrêté. Le sort, qui distribue leur emploi aux comédiens de ce monde, m'en avait donné un moins beau, moins agréable à jouer que n'était le vôtre ; vous avez abusé de l'or, vous avez commandé, vous avez joui de toutes choses ; moi, j'ai traîné ma longue ; moi,

j'ai obéi ; moi, j'ai pâti. Eh bien, si peu que je vaille près de vous, monsieur, le souvenir de ce que j'ai fait me tient lieu d'un aiguillon qui m'empêche de courber trop tôt ma vieille tête ; je serai jusqu'au bout bon cheval d'escadron, et je tomberai tout roide, tout d'une pièce, tout vivant, après avoir bien choisi ma place... Faites comme moi, monsieur Fouquet, vous ne vous en trouverez pas plus mal ; cela n'arrive qu'une fois aux hommes comme vous, de tomber, car ils tombent de si haut, qu'ils s'écrasent d'un coup ; le tout est de bien choisir sa place, comme je vous le disais, quand cela arrive... Il y a un proverbe latin dont j'oublie les mots, mais je me souviens du sens, car toute ma vie je l'ai médité : « La fin couronne l'œuvre. »

FOUQUET

Voilà un beau sermon !

D'ARTAGNAN

Sermon de mousquetaire, monseigneur.

FOUQUET

Vous m'aimez donc, vous qui me dites tout cela ?

D'ARTAGNAN

Peut-être. (On entend au dehors des cris de *Vive le roi !*) Mais voici le roi, sans doute. Que vois-je ?... Monsieur d'Herblay chez le roi !

Scène VIII

Les mêmes, Aramis, un papier à la main.

FOUQUET

Aramis !

ARAMIS, à Fouquet

Oui, moi, monseigneur, moi qui vous apporte la liberté !

FOUQUET

Je suis libre ?

D'ARTAGNAN

Oh ! oh ! qu'est-ce que cela ?

ARAMIS, à d'Artagnan

Lisez !

D'ARTAGNAN

Ordre du roi, en effet.

FOUQUET

À qui dois-je ce revirement subit ?

D'ARTAGNAN

Et inexplicable ?

ARAMIS

À moi.

FOUQUET

À vous ?

D'ARTAGNAN

Comment se fait-il que vous soyez devenu le favori du roi, vous qui ne lui avez parlé que deux fois en votre vie ?

ARAMIS

Mes amis, vous croyez que je n'ai vu le roi que deux fois, tandis que je l'ai vu souvent, très-souvent ; seulement... nous nous cachions, voilà tout.

D'ARTAGNAN

Je ne comprends pas...

ARAMIS

Mon cher d'Artagnan, rendez-vous auprès du roi... Tenez, là... dans cette galerie ; demandez-lui si cet ordre est bien réel.

D'ARTAGNAN

Mais...

ARAMIS

Allez, allez ! que diable ! ne voyez-vous pas Sa Majesté ?

D'ARTAGNAN

Si fait... en personne... J'y vais... j'y vais... C'est fort bien... mais le diable m'emporte si j'y comprends quelque chose.

(Il rend à Fouquet son épée, et sort.)

Scène IX

Fouquet, Aramis.

FOUQUET

Ma foi, mon cher d'Herblay, je vous avoue que moi non plus,

je ne comprends absolument rien à ce qui se passe ! Me l'expliquez-vous, enfin ?

ARAMIS

Oui, et en deux mots. Vous veniez d'être arrêté comme prévaricateur ; vous alliez être jugé par le parlement comme concussionnaire, comme voleur ; vous alliez être condamné à l'exil, à la prison, à la mort peut-être !

FOUQUET

Eh bien ?...

ARAMIS

Eh bien, maintenant, vous êtes libre.

FOUQUET

Mais comment ?

ARAMIS

M. Colbert grandissait, le roi vous haïssait ; M. Colbert n'est plus qu'un commis, et le roi vous aime !

FOUQUET

Parlez clair, ou je deviens fou.

ARAMIS

Vous souvient-il de la naissance de Louis XIV ?

FOUQUET

Comme d'hier.

ARAMIS

N'avez-vous rien entendu dire lors de cette naissance ?

FOUQUET

Rien ; sinon qu'il pourrait bien n'être pas le fils de Louis XIII.

ARAMIS

Ce n'est point cela ; n'avez-vous pas entendu dire que la reine fût accouchée de deux jumeaux ?

FOUQUET

Jamais !

ARAMIS

Cela fut ainsi.

FOUQUET

Après ?

ARAMIS

On supprima l'un des deux jumeaux, on le mit à la Bastille.

FOUQUET

Et l'autre ?

ARAMIS

L'autre, on le mit sur le trône. Ces deux jumeaux se ressemblent tellement, que leur mère s'y trompait... et s'y trompe encore en ce moment.

FOUQUET

Bien ! bien ! vous avez compté sur moi pour vous aider à réparer le mal fait au pauvre frère de Louis XIV ? Vous avez bien pensé, je vous aiderai ; merci, d'Herblay, merci !

ARAMIS

Ce n'est pas cela du tout.

FOUQUET

Alors vous avez été trouver le roi quand la nouvelle de mon arrestation vous est parvenue ; vous l'avez supplié, il a refusé de vous entendre ; vous avez fait la menace de la révélation du secret, et Louis XIV, épouvanté, a dû accorder à cette menace ce qu'il refusait à votre intercession généreuse... Je comprends... je comprends... vous tenez le roi.

ARAMIS

Vous ne comprenez pas le moins du monde.

FOUQUET

Alors, que voulez-vous dire ?

ARAMIS

Ce que je veux dire ? Je veux dire que le roi qui vous ruinait, que le roi qui vous haïssait, que le roi qui vous faisait arrêter, qui allait vous livrer à l'exil, à la prison, à la mort peut-être, que celui-là a disparu dans le plus profond des cachots du château de Vaux et, demain, disparaîtra bien plus profondément encore, car il rentrera à la Bastille sous le nom de Marchiali, c'est-à-dire de son frère.

FOUQUET

Tandis que son frère ?...

ARAMIS

Eh bien, mais, vous le voyez, c'est lui qui vient d'ordonner votre liberté ; c'est lui qui, au lieu de vous ruiner, va vous enrichir, qui, au lieu de vous dégrader, va vous combler d'honneurs, vous faire grand parmi les grands, duc, prince, ce que vous voudrez, enfin.

FOUQUET

Juste ciel ! et qui a conduit cette horrible machination ?

ARAMIS

Moi.

FOUQUET

Vous avez détrôné le roi ? vous l'avez emprisonné ?

ARAMIS

Oui.

FOUQUET

Et l'action s'est accomplie ici ?

ARAMIS

Oui, ici même, dans cette chambre.

FOUQUET

À Vaux, chez moi ?

ARAMIS

À Vaux, chez vous ; car Vaux est surtout à vous depuis que M. Colbert ne peut plus vous le voler.

FOUQUET

Chez moi, ce crime ?

ARAMIS

Ce crime !

FOUQUET

Ce crime abominable ! ce crime plus exécration qu'un assassinat ! ce crime qui déshonore à jamais mon nom et me voue à l'horreur de la postérité !

ARAMIS

Vous êtes en délire, monsieur... vous parlez trop haut... Prenez garde !...

FOUQUET

Je crierai si haut, que l'univers m'entendra.

ARAMIS

Monsieur Fouquet ! prenez garde !...

FOUQUET

Oui, vous m'avez déshonoré en commettant cette trahison, cet attentat contre celui qui reposait paisiblement sous mon toit ! Oh ! malheur sur vous !

ARAMIS

Malheur sur celui qui méditait, sous votre toit, la ruine de votre fortune, de votre vie !

FOUQUET

C'était mon hôte... c'était mon roi...

ARAMIS

Ai-je affaire à un insensé ?

FOUQUET

Vous avez affaire à un honnête homme !

ARAMIS

Fou !

FOUQUET

À un homme qui aime mieux vous tuer que de laisser consumer son déshonneur.

(Il saisit son épée.)

ARAMIS

Fou !

(Le surintendant jette l'épée.)

FOUQUET

Monsieur, il me serait doux de mourir ici pour ne pas survivre à mon opprobre ! Si vous avez encore quelque amitié pour moi, je vous en supplie, donnez-moi la mort... Vous ne répondez rien ?

ARAMIS

Réfléchissez à tout ce qui nous attend ; cette justice étant faite, le roi vit encore, et son emprisonnement vous sauve la vie.

FOUQUET

Vous avez pu agir dans mon intérêt, soit... mais je n'accepte

pas votre service. Toutefois, je ne veux pas vous perdre ; vous allez sortir de cette maison ; je suis hospitalier pour tous ; vous ne serez pas sacrifié plus que ne le sera celui dont vous aviez conjuré la perte.

ARAMIS

Vous le serez, vous, vous le serez !

FOUQUET

J'accepte l'augure ; mais rien ne m'arrêtera. Vous allez quitter Vaux, vous allez quitter la France ; je vous donne quatre heures pour vous mettre hors de la portée du roi.

ARAMIS

Quatre heures !

FOUQUET

C'est plus qu'il n'en faut pour vous embarquer et gagner Belle-Isle, que je vous donne pour refuge.

ARAMIS

Ah !

FOUQUET

Belle-Isle sera pour vous comme Vaux est pour le roi : tant que je vivrai, il ne tombera pas un seul cheveu de votre tête. Allez !

ARAMIS

Oh ! malheur !

FOUQUET

Partez donc !... courons tous les deux, vous au salut de votre vie, moi au salut de mon honneur !

ARAMIS, tombant anéanti sur un siège

Ah !... Fouquet, votre loyauté m'écrase !... votre générosité me tue !...

(Fouquet sort précipitamment. –
Porthos a paru depuis quelques instants.)

Scène X
Porthos, Aramis.

ARAMIS

Porthos ! vous étiez là ?... vous avez entendu ? Ah !

PORTHOS

Ainsi donc, nous voilà brouillés avec Louis XIV ! Et moi qui croyais servir le vrai roi...

ARAMIS

Pardon, Porthos, je vous ai trompé ; mais je prendrai tout sur moi seul.

PORTHOS

Que dites-vous, ami ?...

ARAMIS

Non... non... je vous en conjure, laissez-moi faire. Pas de dévouement inopportun ! vous ne saviez rien de mes projets ; vous n'avez rien fait par vous-même... Moi, c'est différent ; je suis seul l'auteur du complot. J'avais besoin de mon inséparable compagnon ; je vous ai appelé, et vous êtes venu à moi, en vous souvenant de notre ancienne devise : « Tous pour un, un pour tous ! » Mon crime, cher Porthos, est d'avoir été égoïste !...

PORTHOS

Voilà une parole que j'aime, et dès que vous avez agi uniquement pour vous, il me serait impossible de vous en vouloir... c'est si naturel !

ARAMIS

Ah ! Porthos ! en présence de votre naïve grandeur, combien je me trouve petit !... Mais que faire ?... que devenir ?...

PORTHOS

Allons à Belle-Isle... nous nous retrancherons dans la grotte de Locmaria avec un baril de poudre... Si l'on nous poursuit, nous y mettrons le feu, et nous nous ferons un sépulcre de roches brisées... de montagnes écroulées... Ce seront de splendides funérailles, des funérailles de géants ! Venez, Aramis, venez !...

(Ils sortent par la gauche.)

Scène XI

La reine et Colbert, entrant par la droite, dames de la cour.

LA REINE

En vérité, monsieur Colbert, je ne comprends rien à ce qui se passe !... M. Fouquet, rentré en grâce !... un M. d'Herblay devenu premier ministre... et mademoiselle de la Vallière, la favorite d'hier, éloignée brusquement de la cour... Je m'y perds !

COLBERT

Allons, madame ; l'explication de tous ces mystères ne saurait tarder.

Scène XII

Les mêmes, Louise.

LOUISE

Mon Dieu ! d'où viennent toutes ces rumeurs ?... (S'arrêtant.)
Ah ! la reine !

LA REINE

Qui vous donne cette hardiesse, mademoiselle, de vous présenter ici ?... Au surplus, vous arrivez à merveille pour connaître le parti que Sa Majesté vient de prendre à votre égard.

LOUISE

Madame... pardonnez !... que veut dire ?...

LA REINE

Je veux dire que vous allez être rendue à votre famille ; l'ordre est formel.

LOUISE

Vous dites, madame, que le roi ?...

LA REINE

Eh bien, oui, c'est le roi...

LOUISE, joignant les mains

Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !... mais c'est impossible !...

LA REINE

Eh ! mademoiselle, c'est fort beau de joindre les mains ; mais, si soumise que vous paraissiez au roi du ciel, il convient que vous

fassiez un peu la volonté des princes de la terre !... Ainsi, je vous le répète, obéissez à l'ordre qui vous enjoint de vous retirer à Blois.

LOUISE

Quoi ! après ce qui s'est passé ici même... après ce qu'il m'a dit ?... C'est un rêve affreux !... Non... j'ai bien entendu !... Mais... alors, il n'aime pas ! il ne m'a jamais aimée ! que dis-je ? il me méprise au point de m'abandonner à une honteuse expulsion... Oh ! Louis ! Louis ! (À la reine.) Madame, j'obéis ; seulement, ayez la bonté de dire au roi votre fils... que j'ai le cœur brisé... que je ne puis comprendre... que je souffre bien... mais que je lui pardonne le mal qu'on me fait... Dites-lui qu'après m'être sacrifiée au roi qui m'abandonne et qui m'oublie... je vais me consacrer à celui qui n'abandonne jamais ceux qui ne l'oublient pas.

Scène XIII

Les mêmes, d'Artagnan, Marchiali, Fouquet, le roi, seigneurs.

D'ARTAGNAN, venant de droite, et annonçant

Le roi !...

(Entre Marchiali.)

FOUQUET, venant de gauche, et annonçant

Le roi !...

(Entre Louis XIV.)

LA REINE, regardant à la fois à droite
et à gauche, et poussant un cri

Ah !

(Marchiali recule avec épouvante.)

LE ROI

Il paraît que tout le monde ici a méconnu son roi... (Montrant Marchiali.) Capitaine d'Artagnan, faites votre devoir !

LA REINE, s'élançant vers le roi, suppliante

Louis ! Louis !...

D'ARTAGNAN, allant à Marchiali

Monsieur, vous êtes mon prisonnier !

NEUVIÈME TABLEAU

*La grotte de Locmaria.*Scène première
Aramis, Porthos.

ARAMIS

Vous reconnaissez-vous, Porthos ?

PORTHOS

Par ma foi ! nous sommes dans la grotte de Locmaria.

ARAMIS

Où, prévoyant l'issue désastreuse du combat que nous venons de livrer aux gens du roi, j'ai fait conduire une barque et donné rendez-vous à trois hommes.

PORTHOS

Aramis, je crois que nous aurions dû nous faire tuer sur le rempart.

ARAMIS

Et à quoi eût servi notre mort ?

PORTHOS

À ne pas fuir, à ne pas être obligés de nous cacher, comme des renards, dans ce terrier !

(Il chancelle.)

ARAMIS

Qu'y a-t-il, Porthos ?

PORTHOS

Mon ami, c'est une faiblesse qui me prend.

ARAMIS

Eh bien, asseyez-vous sur ce bloc ; moi, je vais faire à nos hommes le signal convenu et les aider à mettre le canot à la mer.

PORTHOS

Allez, cher Aramis, vous êtes toute sagesse et toute prudence.

(Aramis imite le cri de la chouette ;
on lui répond par celui du chat-huant.)

ARAMIS, du côté opposé à celui où est Porthos
 Vous êtes là, Jonathas ?...

JONATHAS, dans la coulisse
 Oui, monseigneur... avec Goëneç et son fils.

ARAMIS
 Le canot et les munitions sont prêts ?

JONATHAN
 Huit mousquets, cinq cents cartouches et un baril de poudre ;
 oui, monseigneur.

ARAMIS
 C'est bien... commençons par tirer le canot de cette grotte ;
 ensuite, nous le mettrons à l'eau.

Scène II

Porthos, seul.

Décidément, je crois que j'ai eu raison de faire mon testament... Je me sens fatigué, c'est la première fois... Il y a, dans ma famille, une tradition à ce sujet : quand les jambes viennent à nous manquer, c'est que notre mort est proche. (Essayant de marcher.) Moi !... aujourd'hui, c'est singulier, je puis à peine me tenir debout...

(On entend des fanfares et des aboiements de chiens.)

Scène III

Porthos, Aramis.

ARAMIS
 Porthos !

PORTHOS
 Quoi ?

ARAMIS
 Écoutez...

(On entend des voix : « Tayaut ! tayaut ! tayaut ! »)

PORTHOS
 On dirait des chasseurs...

ARAMIS

Avez-vous vu passer comme une ombre ?...

PORTHOS

Quelle ombre ?

ARAMIS

Un renard !

PORTHOS

Pardieu ! rien d'étonnant !... Vous rappelez-vous, Aramis, que, quand nous chassions, l'animal venait toujours se terrer dans cette grotte ?...

ARAMIS, saisissant le bras de Porthos

Porthos !

PORTHOS

Eh bien ?

ARAMIS

Les voyez-vous ?...

PORTHOS

Oh ! oh ! des chasseurs...

ARAMIS

Non, pardieu ! mais des gardes du roi qui, en battant la campagne, ont fait lever un renard, l'ont suivi jusqu'à la grotte, et délibèrent pour savoir s'ils doivent y entrer. Porthos, s'ils entrent, ils nous découvrent... Maudits soyons-nous alors ! car nous sommes perdus !

PORTHOS

Ils approchent... je les vois... Bon !... ils ne sont qu'une douzaine !

ARAMIS, remettant une barre de fer à Porthos

Porthos, vite à la barque ; tirez-la au bord de la mer. Nous, embusqués là, nous défendrons l'entrée de la grotte jusqu'à ce que vous ayez mis la barque à flot...

PORTHOS

Sauf votre avis, Aramis, je crois qu'il vaudrait mieux que je restasse ici, avec ce levier à la main ; et alors, invisible, inattaquable, à mesure qu'ils entrent, je laisse tomber ma barre de fer

sur les crânes... C'est une façon de les tuer, les uns après les autres, discrètement et sans bruit... Que dites-vous du projet ? vous sourit-il ?

ARAMIS

Excellent, cher ami !

PORTHOS

Et puisqu'ils ne sont qu'une poignée, la chose peut être faite en deux ou trois minutes.

(Voix confuses au dehors.)

PORTHOS, bas

Aramis... ils entrent...

ARAMIS

Eh bien, frappez !...

(Il s'éloigne. Musique dans laquelle on entend les coups sourds de la barre de fer frappant sur les crânes et les cris étouffés de ceux qui tombent.)

UNE VOIX

Trahison !... En retraite !... en retraite... compagnons !... Maintenant, feu !...

(Coups de feu.)

PORTHOS, riant

Pas touché !... Ah !... ah !...

ARAMIS, revenant avec un baril de poudre

Eh bien ?...

PORTHOS

Voyez !...

ARAMIS, regardant

Ah ! ils ont battu en retraite. Ils se consultent à distance...

PORTHOS

Qu'ils reviennent !... Je les attends...

ARAMIS

Porthos, prenez ce baril, auquel je viens d'attacher une mèche ; attendez que nos ennemis ne soient plus qu'à quelques pas de vous, et lancez-le au milieu d'eux... Le pouvez-vous ?

PORTHOS, prenant le baril dans sa main
 Pardieu ! à peine s'il pèse cent livres...

ARAMIS

Vous avez bien compris ?

PORTHOS

Bon ! quand on m'explique, je comprends toujours. Donnez l'amadou...

ARAMIS

Tenez, le voici... Lancez la foudre, mon Jupiter, et venez nous rejoindre.

Scène IV

Porthos, seul.

Soyez tranquille !... (On entend à la fois le tambour et la trompette.) Bon !... les voilà...

(Il lance le baril. – Les tambours cessent de battre, les clairons de sonner. On entend les cris : « Coupez la mèche ! coupez la mèche ! »)

ARAMIS, de loin

Venez, venez, Porthos !...

PORTHOS, essayant en vain de fuir

Oui, oui... Voilà ma fatigue qui me reprend... Je ne puis plus marcher... Qu'est-ce à dire ?...

ARAMIS, de loin

Vite, vite, Porthos !...

PORTHOS

Allez, allez, me voilà... Impossible !... je suis un homme mort !

ARAMIS, de loin

Le baril va sauter ! au nom du ciel, venez !...

VOIX, au dehors

Arrivez, monseigneur !...

(Le baril éclate. – Les rochers s'écroulent sur Porthos.)

PORTHOS, après avoir un instant essayé de soulever les rochers, tombant écrasé sous leur masse

Ah !... trop lourd !...

(Après l'éroulement, on voit au fond la mer. Aramis,
dans une barque, s'éloigne à force de rames.)

Scène V

D'ARTAGNAN, arrivant sur les décombres,
suivi de quelques mousquetaires

Grâce ! grâce !... au nom du roi !... Porthos ! Porthos !... Mal-
heur ! il n'est plus temps !... Le géant dort du sommeil éternel
dans le sépulcre que Dieu a fait à sa taille.

DISTRIBUTION

Louis XIV	M. Laferrière
Marchiali	»
D'Artagnan	M. Jenneval
Aramis	M. Maurice Coste
Athos	M. Clément Just
Porthos	M. Verner
Fouquet	M. H. Luguet
Baisemeaux de Montlezun	M. Boutin
De Vardes	M. Paul Roche
Saint-Aignan	M. Esglozas
François	M. Pizzera
Un huissier	M. Néraut
Un courtisan	M. Faillot
Louise de la Vallière	M ^{me} Adèle Page
Madame Henriette	M ^{me} Thais Petit
Madame de Chevreuse	M ^{me} Lagrange
Aure de Montalais	M ^{me} Geoffroy
Athénaïs de Tonnay-Charente	M ^{me} Marguerite
Une suivante	M ^{me} Victorine

*Musique de M. de Groot. – Décors de MM. Cambon,
Chéret, Chanet, Daran, Poisson et Fromont.*